

Pleins feux sur la Corée au Théâtre de Chaillot

par [Yves Bourgade](#)

Entre tradition et modernité avec José Montalvo



La saison 2015-2016 du Théâtre national de Chaillot à Paris entre dans sa dernière ligne droite avec, du 9 au 24 juin 2016, une opération baptisée *Focus Corée à Chaillot*, dans le cadre de l'année culturelle France-Corée.

Quatre programmes sont à l'affiche, tous interprétés par des danseurs coréens, dont un programme avec la pièce *Shiganè nai*, (*L'âge du temps*) du 16 au 24 juin 2016 (Salle Jean Vilar), interprétée par la National Dance Company of Korea et signée par le chorégraphe français José Montalvo, artiste permanent en résidence à Chaillot.

Une rencontre stimulante qui a eu lieu en Corée du Sud : d'une part des danseurs-musiciens traditionnels de Corée à la gestique codifiée et d'autre part un chorégraphe occidental doublé d'un vidéaste, dont le jeune public de Chaillot vient d'applaudir le magique *Asa Nisi Masa*, une promenade entre virtuel et réel, un mélange entre vidéo et chorégraphie pour raconter un conte aux enfants.

Cette fois, avec *Shiganè nai*, José Montalvo tire profit du professionnalisme des interprètes coréens rompus à la technique de danse traditionnelle de leur pays, une combinaison entre agilité envoûtante et flegmatique mobilité. Il témoigne aussi, lorsqu'on l'interroge, de la curiosité et de la volonté des membres de la troupe coréenne d'intégrer à cette base totalement maîtrisée les apports de la danse moderne occidentale, sur fonds de vidéos aux figures de tailles variables. La pièce *Shiganè nai* est en trois parties sur des musiques très différentes de

Michael Nyman, d'Armand Amar qui s'inspire des musiques du monde et du *Boléro* de Ravel.

Le rapprochement entre le spectacle sur le plateau et les projections ne peut laisser indifférents les spectateurs. Pas de temps mort. Beaucoup de poésie. Un humour facétieux. Il y a tout bonnement de la magie dans l'art de José Montalvo qui a connu l'enseignement de maîtres de la « modern dance » (Merce Cunningham, Carolyn Carlson, le couple Françoise et Dominique Dupuy), un art qui rappelle les trouvailles plastiques de l'un d'entre eux, l'artiste visionnaire que fut l'Américain Alwin Nikolais.



Focus Corée à Chaillot c'est aussi *Modern feeling*, un duo attachant sur les changements d'humeur de deux hommes qui ont pourtant en commun une solide amitié. Ce duo est signé et dansé avec un partenaire par Insoo Lee qui puise son inspiration dans le hip hop, la « modern dance » et les arts martiaux (du 8 au 10 juin 2016, Salle Maurice Béjart). Aux mêmes dates en deuxième partie, *OWN MHZ*, un solo de Pensum Kim, confrontation avec des objets de ce danseur et chorégraphe.

Ce festival de danse sud-coréenne s'ouvre par la prestation de 14 danseurs de la Korea National Contemporary Dance Company dans *Already Not Yet* de Aesoon Ahn qui aborde l'actuelle réalité de la jeunesse coréenne confrontée aux croyances traditionnelles de Corée (du 9 au 11 juin 2016, Salle Jean Vilar) et se clôt par celle de cinq danseurs du Pick-up Group dans *Immixture* de Sung-soo Ahn (du 15 au 17 juin 2016, Salle Maurice Béjart).

Focus Corée à Chaillot

Aesoon Ahn, Salle Jean Vilar, du 9 au 11 juin 2016, 35 €, durée 1h30.
José Montalvo, Salle Jean Vilar, du 16 au 24 juin 2016, 35 €, durée 1h10.
Insoo Lee et Pansum Kim, Salle Maurice Béjart, du 8 au 10 juin 2016, 35€, durée 1h.
Sung-soo Ahn, Salle Maurice Béjart, du 15 au 17 juin, 35 €, durée 1H.

Renseignements 01 53 65 30 00/ www.theatre-chaillot.fr

Photos « Shiganè Nàï » ©Jeon King In, « Modern Feeling » ©Park Sang Yun

Yonhap – 2 Mars 2016

«Shiganè Nai», le spectacle franco-coréen en ouverture de l'année de la France en Corée



L'image de conception du spectacle «Shiganè Nai» ©Théâtre national de Corée

SEOUL, 02 mars (Yonhap) -- L'année de la France en Corée dans le cadre du 130e anniversaire des relations diplomatiques bilatérales s'ouvrira avec un spectacle de danse offert par l'ensemble de la Compagnie nationale de danse de Corée et le chorégraphe du Théâtre national de Chaillot de Paris, José Montalvo, le 23 mars prochain au Théâtre national de Corée, à Séoul.

«Shiganè Nai», un titre en coréen, donné expressément par le chorégraphe Montalvo, pourrait être traduit en français «L'Age du temps», une notion empruntée à l'auteur mexicain Carlos Fuentes qui a mis pour titre «La Edad del tiempo» pour l'ensemble de ses œuvres. Le spectacle illuminera la réflexion sur «la rencontre entre la tradition et le concept contemporain».

Comme les idées de métissage culturel et de correspondance entre la mémoire, le présent et l'avenir formulées par l'écrivain mexicain, Montalvo projette de montrer un mélange et une coexistence entre la tradition du passé et la notion contemporaine avec des danses de différentes cultures partageant la même racine.



Le chorégraphe, José Montalvo (Théâtre national de Corée=Yonhap)

◇ Spectacle d'ouverture, symbole d'une collaboration franco-coréenne

Pour ce spectacle d'ouverture des événements fêtant les 130 ans de relations diplomatiques entre la Corée et la France depuis 1886, le chorégraphe Montalvo a fait quatre déplacements depuis 2014 en Corée du Sud. En octobre dernier, il a fini par sélectionner lui-même 24 danseurs de la Compagnie nationale de danse de Corée pour les répétitions et les prises d'images ont débuté en décembre dernier.

Les yeux du chorégraphe français ont saisi la particularité «du geste et des techniques qui font leur mouvement lent» lorsqu'il a rencontré pour la première fois les danseurs sud-coréens. Il a indiqué dans une conférence de presse tenue ce mercredi à Séoul qu'il a tenté de rajouter le sens contemporain de la France en se basant sur l'aspect traditionnel que détiennent les danseurs coréens.

D'après les explications de Montalvo, les danseurs sud-coréens savent jouer des instruments à percussion tout en dansant, ce qui leur permet d'être à la fois danseurs et musiciens. Ce travail de collaboration avec un chorégraphe étranger est un deuxième cas pour le Théâtre national de Corée, le premier remontant à 2014, «Vortex», un spectacle chorégraphié par le Finlandais Tero Saarinen et présenté à l'ouverture de la 20^e édition du Festival de danse de Cannes en novembre 2015.

◇ Trois actes, un métissage des différences d'une même racine

Le spectacle est composé de trois actes. Le premier sera «Jeu du temps», le deuxième «Rêve» puis le troisième «La reconnaissance du désir». Les danses traditionnelles coréennes, notamment Buchaecchum (danse des éventails), Salpuri (danse chamanique) et Hallyangmu (danse des blondins) ont été étudiées selon deux angles du temps : la réalisation traditionnelle et l'interprétation contemporaine sur un même plateau.

La deuxième phase sera constituée d'une réflexion sur l'Humanité avec des images d'un film du célèbre photographe français de l'écologie Yann Arthus-Bertrand, «Human», un documentaire basé sur la vie et 2.020 témoignages recueillis parmi les 7 milliards d'habitants de la planète Terre. Des images inédites de ce film seront également projetées durant le spectacle.

En conclusion, l'esprit du désir intrinsèquement présent dans le rituel primitif, un motif de la danse coréenne, sera interprété avec des percussions jouées par des danseurs et un morceau de musique classique, «Boléro» de Maurice Ravel. Une quête d'un courant reliant le passé, le présent et l'avenir à travers la danse reflète ce que dit Fuentes pour le passage d'une chose à une autre : «La mémoire est la forme du passé dans le présent, et le désir, la forme de l'avenir dans le présent qui seul compte.»

Malgré ce premier travail de collaboration pour Montalvo en Corée, plusieurs de ses œuvres ont déjà été présentées dans le pays. La Compagnie Montalvo-Hervieu a commencé par «Paradis» (1998) à Séoul avant «Le Jardin lo lo lo Ito» (2002) à Suwon et la dernière a été «On danse» (2006) à Seongnam. Le spectacle «Shiganè Naï» sera également sur la scène de Chaillot à Paris du 16 au 24 juin prochains.



Poster du spectacle «Shigané Nāi» ©Théâtre national de Corée

José Montalvo - Shiganè naï - Théâtre National de Chaillot

Actualités - Spectacle

Shiganè naï

Chorégraphie de José Montalvo

Avec la National Dance Company of Korea

Du 16 au 24 juin 2016

Tarifs de 8 à 35 €

[Réservation en ligne](#)

Durée 1h10

Théâtre National de Chaillot

1, place du Trocadéro
75016, Paris
M° Trocadéro

www.theatre-chaillot.fr



Du 16 au 24 juin 2016

José Montalvo joue les explorateurs chorégraphiques et nous convie à sa rencontre avec la National Dance Company of Korea. Un dialogue entre la tradition et la modernité, au titre évocateur Shiganè naï (L'Âge du temps), qui devrait s'enrichir de quelques facéties chères à José Montalvo. Embarquement immédiat !

José Montalvo raconte qu'à la découverte de la National Dance Company of Korea, il a eu un grand éblouissement devant ses danseurs et musiciens, « des interprètes d'exception porteurs d'une technique corporelle et musicale immémoriale ». Créé en 1962, cet ensemble est considéré comme le gardien d'une tradition remise au goût du jour. Son répertoire ne cesse de se développer dans le sens d'une approche actuelle des danses anciennes coréennes au raffinement avéré.

« J'ai ressenti également un profond sentiment d'excitation face à un nouveau territoire chorégraphique où le rapport à l'espace et au temps, très différent du mien, stimulait mon appétit naturel de chorégraphe pour la rencontre avec des techniques corporelles éloignées des miennes », ajoute José Montalvo.



Passé le temps de l'observation, une création va voir le jour, comme un pont entre deux cultures. Pour José Montalvo, il s'agit dès lors de dégager les traits et éléments du langage chorégraphique de la danse traditionnelle coréenne pour rebondir sur le présent. Et le créateur de *Don Quichotte du Trocadéro* ou de *Y Olé !* de naviguer au cœur des couleurs, sons ou formes de ces danses d'ailleurs.

« Comme une fête, avec sa part d'exubérance, d'étrangeté, de poésie, de rire, de sensualité, qui s'arrime d'une manière consciente et inconsciente à la tradition chorégraphique coréenne. » Plus qu'un voyage au long cours, une dérive des sentiments.

Philippe Noisette

« Focus Corée » à Chaillot-Théâtre national de la Danse

C'est à Chaillot-Théâtre national de la Danse qu'a eu lieu, en septembre dernier, l'ouverture de l'Année France-Corée, avec un cérémonial impressionnant, héritage symbolique de la nation coréenne. Lire notre [article](#).

C'est encore Chaillot qui accueille, en ce mois de juin, les chorégraphes du pays entouré de la Mer Jaune et de la Mer de l'Est (ou du Japon), pour une dernière vague de spectacles de danse, offrant tous les aspects de la vie chorégraphique de la Corée du Sud : Tradition, recherche contemporaine, influences occidentales, chorégraphes émergents et compagnies nationales.



"Shiganè Naï" – José Montalvo © Jeon Kang-in

La Pays du Matin Calme possède, en effet, deux compagnie nationales. La première est consacrée à la danse traditionnelle, la seconde à la recherche contemporaine. Mais en vérité, les choses sont

loin de s'articuler de façon aussi nette. La National Dance Company (entendez : traditionnelle) a invité José Montalvo à créer une pièce à Séoul même. Le résultat s'intitule *Shiganè Nai* (*L'Age du Temps*) et devrait être aussi vif que les spectacles de l'ancien directeur de Chaillot (et aujourd'hui artiste permanent) créés en Europe. C'est juste que les hanbok (tenues traditionnelles) et autres attributs coréens y apportent une gamme de couleur différente. L'enrichissement mutuel espéré sera-t-il au rendez-vous ?

Un regard contemporain sur le rituel

Inversement, la Korea National Contemporary Dance Company travaille sur des sujets liés à la culture millénaire du pays, à partir d'un vocabulaire résolument contemporain. Dans *AlreadyNotYet*, sa directrice, la chorégraphe Aesoon Ahn, évoque le passage dans les limbes et le lien entre la vie et la mort. Les jeunes danseurs de la compagnie incarnent la réalité de la vie d'aujourd'hui, mais les situations du spectacle sont en lien avec la mythologie coréenne. En évoquant des lutins facétieux (dokkaebi), des rituels shamaniques (kut) ou des esprits accompagnant les défunts vers l'au-delà (kokdu), la troupe fait résonner les réminiscences des croyances avec le réel et l'actualité.



"AlreadyNotYet" – Aesoon Ahn © Choi Youngmo

Nous avons, et ce n'est que naturel, un certain mal à saisir toute la force des mythes et des univers qui résonnent à travers les danses et les manipulations des figurines et autres accessoires. Les Coréens sont ici touchés d'une manière plus directe, mais peuvent aussi réagir en rejetant cette approche.

Pour le public à Chaillot, cependant, des explications écrites seront fournies. Et, surtout, la présence concrète et contemporaine des danseurs-acteurs nous ouvrira les portes de leur ressenti, d'autant plus que musique traditionnelle et contemporaine se réunissent et guident la compréhension intuitive. Les quatorze danseurs et les musiciens sont éclairés par le Français Eric Wurtz, compagnon de route de Mathilde Monnier et autres Philippe Decouflé.

L'arrivée à Chaillot des deux compagnies nationales est cependant un défi pour la Corée. Comment seront reçus ces deux spectacles ? La critique coréenne ne leur a pas réservé un accueil unanime, et nous pourrions bien assister au phénomène, apparemment paradoxal, qu'un spectacle nourri du contexte coréen sera mieux apprécié à Paris qu'à Séoul. Le public occidental est beaucoup plus libre dans son regard sur *AlreadyNotYet*, et la compagnie attend nos réactions avec impatience. Dans leur pays, c'est le rôle de ces deux compagnies de référence de bousculer les regards sur la tradition. Et ce rôle n'est pas facile à assumer. Mais seuls les chorégraphes qui osent laisseront des traces !



Photo by Creamart

"immixture" – Sungsoo Ahn © Park

Sungsoo Ahn, Insoo Lee, Pansun Kim

La Salle Maurice Béjart accueille trois chorégraphes indépendants, dont Sungsoo Ahn, l'un des fondateurs de la scène contemporaine coréenne. Dans *Immixture*, il crée un dialogue intense, un véritable melting pot entre danses coréennes et occidentales. On y détecte surtout des références américaines, de Cunningham à Lucinda Childs. Ce n'est pas pour rien si Ahn (aucune parenté avec Aesoon Ahn, cependant) est diplômé de la Juilliard School !

Les relations humaines sont au cœur du duo masculin *Modern Feeling*. Fin observateur de l'être humain, le chorégraphe Insoo Lee a créé un style physique et non dépourvu d'humour qui puise aux sources du hip-hop, de la modern dance et de la danse-théâtre.

Pansun Kim ne nous est pas inconnu, puisqu'il s'agit du danseur coréen de la compagnie d'Emanuel Gat. *OWN MHz* est sa première création, un solo qui explore la relation entre un environnement sonore électronique très contemporain, le corps et des objets. Et s'il y a là un mécanisme interactif, ce n'est en rien le reflet de l'enthousiasme coréen pour la technologie, mais une démarche très personnelle qui fait du son un acteur véritable.

Thomas Hahn

Focus Corée, 4 programmes du 9 au 24 juin

Chaillot-Théâtre national de la Danse

8-10 juin : Modern Feeling & OWN MHz

9-11 juin : AlreadyNotYet

15-17 juin : Immixture

16-24 juin : Shiganè Naï

Dans le cadre de l'Année France-Corée

<http://theatre-chaillot.fr/calendrier>

Shiganè Nai : un pont jeté entre tradition et modernité coréenne

- Par [François Delétraz](#)
- Mis à jour le 08/06/2016 à 10:56
- Publié le 08/06/2016 à 07:00



Crédits photo: 전강인 Jeon Kang-in

Quelle belle danse, quelle émotion, ce grand jeté entre tradition et modernité, Europe et Asie! Pour célébrer l'Année France-Corée, le Théâtre de [Chaillot](#), fidèle à la qualité de sa programmation danse, a coproduit *Shiganè nai* de José Montalvo que ce chorégraphe-vidéaste a créé avec des artistes de la Compagnie nationale de danse de Corée. Une expérience unique puisque ces artistes pratiquent habituellement la danse traditionnelle tout en retenue et en flegme. José Montalvo les a fait sortir de leur coquille pour exacerber leur extrême agilité autant que leur incroyable sens de la lenteur.

Musicalement, *Shiganè Nai* est très surprenant. Le compositeur habituellement chargé de la partition ayant déclaré forfait, le chorégraphe s'est tourné vers trois œuvres déjà créées de Michael Nyman, Armand Amar, et le Boléro de [Ravel](#).

Ces musiques faciles - quoique grandiloquente par moments pour celle de Nyman -, soulignent idéalement les trois phases du ballet. Trois moments très distincts, trois manières d'appréhender la vie, trois raisons d'être emballé. Car voici un spectacle limpide qui comblera même les néophytes. Malgré quelques redites et une opposition parfois trop appuyée entre le contemporain et la tradition, l'effet est saisissant. La qualité des vidéos projetées en arrière-

scène, leur intégration à la danse et l'incroyable énergie des danseurs rendent le moment inouï. Ici, la danse parle à tout un chacun et provoque des émotions fortes.

Même à Séoul où nous l'avons vu, le public pourtant de nature souvent réservée, était subjugué. «Selon la fameuse phrase de Louis XIV, je voulais mettre de l'enfance dans tout cela», explique José Montalvo qui, avec cette œuvre, jette un pont entre le respect de l'héritage et le désir d'un nouveau monde propre à la jeunesse. Très onirique, ce ballet débouche sur un bel espoir ; juste conclusion pour un chorégraphe qui «n'aime pas porter le malheur».

evene.lefigaro.fr
Pays : France
Dynamisme : 0



Page 1/1

[Visualiser l'article](#)

Korea National Contemporary Dance Company



Genre : Danse
Site officiel : Théâtre de Chaillot
Tel : 01 53 65 30 00
Lieu : Théâtre national de Chaillot - Paris (75016)
Dates : du 9 juin 2016 au 11 juin 2016
Prix : 35€00
Infos événement : Place du Trocadéro, 75016 Paris.

du 9 juin 2016 au 11 juin 2016 - Théâtre national de Chaillot - Paris (75016)

Depuis la nuit des temps, et jusqu'à aujourd'hui, le passage par les limbes interpelle les Coréens. Au pays du matin calme, le voyage vers l'éternité est promesse d'apaisement mais aussi, paradoxalement, de dynamisme. La chorégraphe Aesoon Ahn, personnalité incontournable de la scène coréenne, revisite ce motif ancestral à travers un langage chorégraphique résolument contemporain. Aesoon Ahn (chorégraphie).

On danse au pays du Matin-Calme. Parmi les pièces présentées, Aesoon Ahn, directrice de la Compagnie nationale de danse contemporaine de Corée, explore le passage de la vie à la mort. Du 9 au 11 juin, dans *AlreadyNotYet*, sur une composition originale, elle donne vie aux créatures qui troublent le voyage vers l'éternité. Mannequins kokdu conviés pour divertir le défunt, décorations de cercueils, le spectacle bouillonne d'énergie et semble passablement confus pour le profane, mais pourra captiver les spectateurs avertis. Les autres pièces présentées offrent un régal pour tous et parlent largement de la Corée d'aujourd'hui. Du 8 au 10 juin, Insoo Lee et Pansun Kim partagent le plateau de la salle Maurice-Béjart. Les deux jeunes hommes ont été formés à la Korean National University of Arts. Insoo Lee présente avec *Modern Feeling*, un duo masculin, sa pièce maîtresse, d'une durée d'une demi-heure. Lee fait feu de tout ce qu'il connaît, hip-hop, danse théâtre et danse contemporaine, pour raconter un couple de garçons : ses élans, ses conflits. Pansun Kim, interprète chez Emanuel Gat, danse en solo *OWN MHz* avec des objets du quotidien. L'univers sonore se décalque sur les relations que la danse entretient avec eux. Les arcanes de la grâce. Du 15 au 17, Sungsoo Ahn et son *Pick-up Group* présentent *Immixture*. La pièce est très belle, avec des variations, de la danse traditionnelle à la danse contemporaine la plus virtuose, taillée dans la rapidité et la souplesse, avec ces merveilles que le souffle permet de déployer et qu'on croise aussi dans les pièces de Saburo Teshigawara. Enfin, du 16 au 24 juin, José Montalvo donne *Shiganè Nāi*, pièce créée en collaboration avec le Ballet national de Corée. Cette troupe, rompue aux danses traditionnelles, maîtrise les arcanes de la lenteur et de la grâce. Montalvo s'amuse à bousculer les codes. Et c'est un pur régal.

Shiganè Naï : un pont jeté entre tradition et modernité coréenne



/ ### Jeon Kang-in/Jeon Kang-in

VIDÉOS - Dans le cadre de l'année France-Corée, le chorégraphe José Montalvo a créé à Séoul avec les danseurs du Ballet national, une oeuvre superbe et étonnante.

Quelle belle danse, quelle émotion, ce grand jeté entre tradition et modernité, Europe et Asie! Pour célébrer l'Année France-Corée, le Théâtre de Chaillot, fidèle à la qualité de sa programmation danse, a coproduit Shiganè naï de José Montalvo que ce chorégraphe-vidéaste a créé avec des artistes de la Compagnie nationale de danse de Corée. Une expérience unique puisque ces artistes pratiquent habituellement la danse traditionnelle tout en retenue et en flegme. José Montalvo les a fait sortir de leur coquille pour exacerber leur extrême agilité autant que leur incroyable sens de la lenteur.

Musicalement, *Shiganè Naï* est très surprenant. Le compositeur habituellement chargé de la partition ayant déclaré forfait, le chorégraphe s'est tourné vers trois œuvres déjà créées de Michael Nyman, Armand Amar, et le Boléro de Ravel.

fr.news.yahoo.com

Pays : France

Dynamisme : 0



Page 2/2

[Visualiser l'article](#)

Ces musiques faciles - quoique grandiloquente par moments pour celle de Nyman -, soulignent idéalement les trois phases du ballet. Trois moments très distincts, trois manières d'appréhender la vie, trois raisons d'être emballé. Car voici un spectacle limpide qui comblera même les néophytes. Malgré quelques redites et une opposition parfois trop appuyée entre le contemporain et la tradition, l'effet est saisissant. La qualité des vidéos projetées en arrière-scène, leur intégration à la danse et l'incroyable énergie des danseurs rendent le moment inouï. Ici, la danse parle à tout un chacun et provoque des émotions fortes.

Même à Séoul où nous l'avons vu, le public pourtant de nature souvent réservée, était subjugué. «Selon la fameuse phrase de Louis XIV, je voulais mettre de l'enfance dans tout cela», explique José Montalvo qui, avec cette œuvre, jette un pont entre le respect de l'héritage et le désir d'un nouveau monde propre (...) **Lire la suite sur Figaro.fr**



DANSE

Rencontres franco-coréennes

COMPAGNIE NATIONALE DE CORÉE : “SHIGANÈ NAÏ”.
DU 16 AU 24 JUIN, THÉÂTRE NATIONAL DE CHAILLOT,
CHORÉGRAPHIE DE JOSÉ MONTALVO POUR LES DANSEURS
CORÉENS ; 01-53-65-30-00.

Créée en 1962 à l’époque où la Corée du Sud se reconstruisait après les ravages causés par la terrible guerre qui opposa le Nord au Sud, la Compagnie nationale de Corée s’est donnée au chorégraphe José Montalvo dans le cadre des manifestations illustrant l’année France-Corée. Ce dernier a découvert une antique civilisation, des danses, des musiques, des rites, des costumes aux antipodes de son univers. Les Coréens, quant à eux, ont appris un monde facétieux, plein de fantaisie,

d’images folles, de confrontations improbables à l’opposé de leur raideur confucéenne. Cela donne « Shiganè naï » où Montalvo exploite la virtuosité, la discipline des danseurs coréens. Dans leurs traditions séculaires, le chorégraphe français a puisé de quoi bâtir un spectacle contemporain. Et c’est de cette tension entre deux mondes si différents qu’est née dans l’allégresse cette pièce surprenante pour les Coréens et sans doute aussi pour les Français.

RAPHAËL DE GUBERNATIS



16 AU 24 JUIN
José Montalvo

Invite à créer avec Le Ballet National de Corée, José Montalvo offre *Shigane Nai*, une de ses chorégraphies les plus abouties entre tradition coréenne et regard sur le monde actuel. Avec l'appui des images vidéo et une sélection musicale qui va de Michael Nyman au *Bolero* de Maurice Ravel, *Shigane Nai* est un dépaysement chorégraphique de tous les instants.

■ **Théâtre de Chaillot. Place du Trocadero, 16°.**
Tél. 01 53 65 30 00. À 20 h 30. De 13 à 35 €.
www.theatre-chaillot.fr



CULTURE

Le grand écart de la danse coréenne

Une série de spectacles venus de Séoul, qui mêlent tradition et chorégraphie contemporaine, sont à l'affiche à Paris

DANSE SÉOUL

La tradition, fer de lance de la danse contemporaine sud-coréenne? A première vue, le paradoxe claque fort. Et pourtant, propulsée par l'Année France-Corée, une kyrielle de jeunes chorégraphes puisent leur inspiration dans les styles folkloriques et les coutumes chamaniques, ciments d'une culture et d'une société arrimées d'un côté aux rituels traditionnels – le chamanisme se vit au quotidien – et catapultées de l'autre dans l'avenir par le high-tech.

Entre les deux, le cœur balance et la tension fait fructifier des hybrides insolites, cérémonies mutantes, shows pop métis et autres capsules free style. Vrai parti pris ou coup de tête de la mode? Impulsion identitaire? Phénomène collectif sociétal? Les sons de cloche se percutent. « L'influence des éléments ritualistes nous donne des clés pour pénétrer au cœur de la vie », explique Ahn Aesoon, figure de la scène coréenne et directrice de la Korea National Contemporary Dance Company. *Je souhaite montrer en quoi les traditions agissent encore dans nos quotidiens.* « Je pense que nous cherchons notre identité dans un monde où l'on finit tous par partager les mêmes informations », ajoute le chorégraphe Sung-soo Ahn. *C'est un mouvement assez général dans la société coréenne, qui aime les shows télévisuels et les pièces évoquant l'histoire de notre pays.*

Ahn Aesoon, qui présentait *AlreadyNotYet*, autour du « gut », rituel chamanique, le 24 mars, à Séoul, est à l'affiche, comme Sung-soo Ahn, avec *Immixture*, du Focus Corée, du 9 au 24 juin, au

Théâtre national de Chaillot, à Paris. « *C'est étrange comment les chorégraphes coréens sont soudain attirés par la tradition et le chamanisme au moment où ils vont à l'étranger*, fait remarquer non sans malice la journaliste et critique de danse Injoo Chang. « *Je pense que certains s'adaptent à ce que l'Europe veut voir*, ajoute la danseuse Sun-A Lee. *Aujourd'hui, travailler sur le folklore est un moyen d'attirer l'attention. En particulier, dans le cadre de l'Année France-Corée. Il faut tout de même souligner l'attrait pour notre pays en général, sa K-pop et sa cuisine. Mais aussi, le fait que, chez nous, le public est de plus en plus intéressé par la tradition lorsqu'elle est revisitée par le contemporain.* »

« Beaucoup d'audace »

Rien d'étonnant dans ce contexte que le spectacle *Shiganè Naï*, mis en scène par José Montalvo, créé le 23 mars à Séoul pour la Compagnie nationale de danse de Corée, soit « passé crème ». « *La danse traditionnelle racontée par un chorégraphe français!* », annonçaient les discours officiels sur tous les tons. Roulements de tambour, et voilà que des miniatures en costume ancien, tirées à quatre épingle croisent la diagonale avec des silhouettes d'aujourd'hui découpées dans l'urgence. Eventails contre baskets, ça swingue sec au

pays du Matin-Calme.

Cette offensive, joyeusement accueillie par un groupe de jeunes danseurs pliés (de plaisir), prend place dans le programme « Renaissance de la tradition coréenne », mis en avant par la troupe, courroie de transmission du répertoire depuis 1962. Pas question de rester coulé dans le confit. Régulièrement, des artistes d'aujourd'hui sont invités à

**Eventails
contre baskets,
ça swingue sec
au pays
du Matin-Calme**

filer une claque aux codes dans le respect des bonnes manières. Une habitude de conservation dans un pays qui a toujours défendu son héritage – contre les colonisateurs japonais en particulier –, tout en le frottant à la modernité. Depuis les années 1960, le système des trésors nationaux vivants, la programmation régulière de spectacles, l'enseignement des styles traditionnels dans les départements danse des universités – c'est là que se forment la majorité des deux mille danseurs qui arrivent chaque année sur la scène – solidifient un paysage culturel enraciné.

Est-ce ce contexte qui explique le déploiement de citations folkloriques chez les chorégraphes? Sans doute aussi. « *Pourquoi toujours chercher quelque chose de nouveau lorsqu'on peut redécouvrir nos traditions qui sont tout aussi*



fraîches, s'exclame Kim Joseph, qui a présenté Gom-bang-yi-teot-da, le 28 mai, aux Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis. « Il n'est pas facile pour eux de se libérer de cette culture millénaire et de ces rituels qui conditionnent leur vie, commente Anita Mathieu, directrice des Rencontres. J'ai été surprise de constater que ces jeunes artistes n'ont quasiment aucune référence esthétique, américaine ou française, à part leurs croyances. »

« Mais cette filiation n'exclut pas la créativité, observe Didier Des-

champs, directeur du Théâtre de Chaillot. Il n'y a pas de conflit pour eux entre l'histoire qu'ils se réapproprient et leur quotidien. »

Apparue professionnellement il y a une quinzaine d'années, la danse contemporaine sud-coréenne est encore fragile, même si elle est de plus en plus soutenue par les pouvoirs publics. Dans un panorama marqué d'un côté par le talent des interprètes classiques, gagnants de compétitions internationales depuis le début des années 2000, et la virulence des hip-hopeurs, en première ligne des battles comme le BOTY (Battle of the Year), le geste de recherche des contemporains trace une voie plus souterraine. « Le ballet est le plus proche du public en Corée du Sud, raconte Aesoon Ahn. Je pense que c'est parce qu'il suscite souvent la nostalgie comme partout dans le monde. A sa façon, la danse traditionnelle coréenne conserve une authenticité. Quant au contemporain, il est un baromètre social, historique et artistique de notre pays. Avec de vraies tentatives expérimentales et beaucoup d'audace. » Et le regard dans le rétro tout en appuyant sur l'accélérateur. ■

ROSITA BOISSEAU

Focus Corée. Théâtre de Chaillot, Paris 16°. Du 9 au 24 juin. De 11 à 35 euros. Tél. : 01-53-65-30-00. Paris Quartier d'été. We Are

Korean, Honey. Du 20 au 24 juillet. Tél. : 01-44-94-98-00.



[José Montalvo](#)
Focus
Corée.
Shiganè Naï
16 juin-
24 juin
2016
Première
le 16 juin
2016
[Paris 16e. Théâtre de Chaillot](#)

Fruit d'une collaboration entre le chorégraphe José Montalvo et les danseurs de la National Dance Company of Korea, la pièce *Shiganè Naï* revisite les danses traditionnelles coréennes. Elle est présentée dans le cadre du Focus Corée organisé par le Théâtre National de Chaillot.

AGENDA / DANSE

José Montalvo

Focus Corée. *Shiganè Naï*

Lorsque José Montalvo, danseur et chorégraphe, assiste à un ballet de la National Dance Company of Korea, il est ébloui par la technique des danseurs et désireux d'aller à la rencontre de cette tradition chorégraphique coréenne. De là naît le spectacle *Shiganè Naï*, une alliance entre modernité et tradition, un brassage de deux cultures qui a vu le jour grâce à l'initiative des directeurs du Théâtre National de Corée et du Théâtre National de Chaillot.

Avec *Shiganè Naï*, «l'âge du temps» en coréen, José Montalvo interroge les gestes traditionnels



Créateurs

● [José Montalvo](#)

du passé. Il s'inspire librement du vocabulaire des danses coréennes, le détourne et se l'approprie pour créer une œuvre contemporaine à l'esthétique singulière. Par un jeu de déconstruction des formes traditionnelles, José Montalvo et les danseurs de la National Dance Company of Korea créent un imaginaire nouveau et prouvent au passage que tradition et modernité sont loin d'être antinomiques.

Shiganè Nai s'organise en trois temps. Le premier interroge le lien entre héritage et innovation. Ce premier temps s'appréhende comme une sorte d'exercice de style: à partir d'un fragment d'œuvre ancienne, il s'agit de revisiter les éléments du langage chorégraphique pour inventer de nouveaux gestes et donner naissance à une version nouvelle. La seconde partie du spectacle porte sur la condition humaine. Elle est entièrement constituée de gestes de la vie quotidienne qui s'inscrivent aujourd'hui dans le champ de la danse contemporaine.

Enfin, le troisième et dernier volet de *Shiganè Nai* fait le chemin inverse en interrogeant cette fois la modernité au regard de la tradition. José Montalvo et ses assistants ont composé des danses qu'ils ont apprises aux interprètes de la National Dance Company of Korea. Ces derniers étaient ensuite libres de suivre leur imagination pour transformer ces danses.

chorégraphie: José Montalvo

assistant à la chorégraphie: Joëlle Iffrig

réalisation des costumes: Jung Art, atelier Shin

maquillage: Kim Jong-han

musique: Michael Nyman, Armand Amar, Maurice Ravel

arrangements percussions: Shin Chan-sun

lumières: Gilles Durand, Vincent Paoli

avec: les danseurs de la National Dance Company of Korea

Informations

Théâtre National de Chaillot

Salle Jean Vilar

Du 16 au 24 juin 2016

Jeudis 16 et 23 juin: 19h30

Vendredis 17 et 24, samedi 18, mardi 21, mercredi 22 juin: 20h30

Durée: 1h10

Lieu

■ [Paris 16e. Théâtre de Chaillot](#)



Autres expos des artistes

■ [La Bossa Fataka de Rameau](#)

■ [Biennale de la danse. Retour en avant](#)

■ [Orphée](#)

■ [Montalvo-Hervieu: les trente ans!](#)

■ [Don Quichotte du Trocadéro](#)

■ [Don Quichotte du Trocadéro](#)

■ [Asa Nisi Masa](#)

■ [Y Olé!](#)

■ [Asa Nisi Masa](#)

(Interview Yonhap) José Montalvo, le chorégraphe de Chaillot présente une étude sur la mémoire corporelle des danseurs coréens

SEOUL, 10 mars (Yonhap) -- Le chorégraphe permanent du Théâtre national de Chaillot à Paris a passé l'hiver en Corée du Sud avec les danseurs de la Compagnie nationale de danse de Corée pour préparer le spectacle d'ouverture de l'année de la France en Corée qui aura lieu le 23 mars prochain.

Dans une interview accordée à Yonhap hier au Théâtre national de Corée où se déroulera le spectacle de danse, Montalvo, un chorégraphe d'origine espagnole formé initialement au ballet et à la danse classique, a témoigné que ce spectacle intitulé «Siganè Nāi» ou l'âge du temps, comme le titre générique de l'ensemble des œuvres de Carlos Fuentes, est une étude de la mémoire des gestes corporels des danseurs coréens.

Le chorégraphe de Chaillot a expliqué le départ de son travail en disant que «j'ai vraiment travaillé sur les gestes corporels propres à eux (danseurs coréens)». «J'ai essayé de reconstituer un ballet où il y a tous les éléments corporels de leur imaginaire et de leur passé et j'ai reconstitué autrement ce que j'ai pris comme une matière autonome avec eux pour créer une œuvre différente.»

Dans les trois parties du spectacle, il présentera la mémoire corporelle des danseurs coréens puis une étude des conditions humaines et tentera de réaliser une «version déclarée du Boléro de Ravel du début du XXe siècle» comme si c'est une étude sur le temps à travers des gestes corporels avec des images projetées sur un écran, notamment de Yann Arthus-Bertrand.

Ce spectacle illuminera donc la réflexion sur «la rencontre entre la tradition et le concept contemporain». Le spectacle sera présenté le soir du 23 mars prochain et pendant cinq jours d'affilée jusqu'au 27 mars au Théâtre national de Corée situé à Namsan, au centre de Séoul.

Ce travail de collaboration avec un chorégraphe étranger est le deuxième pour la Compagnie nationale de danse de Corée, mais Montalvo a un lien personnel avec le pays du Matin-Calme depuis 1998, année de la tournée de sa compagnie de danse «Montalvo-Hervieu» avec son œuvre «Paradis». Il est revenu en Corée du Sud pour d'autres tournées, en 2002 et 2006.

Ci-dessous, l'interview avec José Montalvo :

- Pourquoi ce titre, «Siganè Nāi», lié à l'idée de Carlos Fuentes, l'«Age du temps» ?

▲ C'est un clin d'œil indirect sur Carlos Fuentes qui avait donné un titre générique à toutes ses œuvres qui s'appelaient l'âge du temps. Il proposait aux artistes d'essayer de voir ce qu'il y a d'avenir dans le passé. Du coup, je trouve que ça allait très bien puisque l'idée, c'était de travailler avec un ballet traditionnel qui représente une mémoire et d'essayer de voir à travers des éléments qui existent actuellement si ça peut être un ballet d'avenir.

A travers un langage, qui est un langage dit traditionnel corporel et aussi de percussion, on peut faire peut-être une œuvre aujourd'hui ? Donc, il y avait un premier clin d'œil à l'âge du temps et après parce que, aussi l'âge du temps, on vit tout le temps des temporalités différentes, il y a toujours un âge différent. Par exemple, vous êtes un homme aujourd'hui, un homme qui pense à demain mais aussi un homme qui est constitué par l'héritage d'hier.

Donc, le temps est toujours quelque chose de difficile. J'ai trouvé que c'était intéressant d'appeler ça l'âge du temps parce que ça ouvre une porte s'il y a l'imagination. Un titre doit être ouvert. Il doit laisser réveiller et faire rêver les gens. Il ne doit pas renfermer, comme Umberto Eco disait qu'un titre doit ouvrir des perspectives auxquelles l'auteur n'a pas pensé. C'était un mélange de tout ça.



Répétition des danseurs de la Compagnie nationale de danse de Corée (Théâtre national de Corée=Yonhap)

- Pourquoi vous voulez garder le titre en coréen comme ça ?

▲ Je trouve qu'il y a une saveur et une musicalité en coréen que je ne trouve pas dans le français qui paraît plus lourd. C'est vrai que «La edad del tiempo» tel que l'appelait Carlos Fuentes, un Mexicain, était plus musical. Je me suis dit ça reste un peu. Il n'empêche que je suis quand même un chorégraphe français même si je prends un titre en coréen. Mais il y a un sous-titre : l'«Age du temps». Justement, j'ai pensé qu'il y a quelque chose qui correspondait mieux à cette idée de laisser l'imagination aussi vagabonde. Comme je suis un Espagnol qui travaille en France, je trouvais que «Siganè Naï» ouvre encore plus d'imagination. Peut-être pas pour les Coréens mais moi en tant que chorégraphe européen, je trouvais que ça ouvre un espace à l'imaginaire comme l'âge du temps en français. Si cela ne dépendait que de moi, je le mettrais en espagnol comme Carlos Fuentes, un littérateur espagnol, mexicain et métis.

- Fuentes a dit la mémoire représente le passé. Quelle mémoire voulez-vous présenter dans votre chorégraphie?

▲ Moi, j'ai la mémoire des danseurs de ballet, c'est-à-dire que j'ai composé cette œuvre à partir de ma mémoire corporelle et musicale des danseurs de ballet. Ce n'est pas une œuvre que j'ai composée à Paris et que j'ai importée. J'ai essayé de partir de l'imaginaire des danseurs coréens et de reconstituer un ballet où il y a tous les éléments de leur imaginaire corporel, de leur passé. J'ai reconstitué autrement ce que j'ai pris comme une

matière autonome avec eux pour créer une œuvre différente en m'appuyant sur leur savoir-faire et sur leur imaginaire. Pourquoi ? Parce que mes danseurs et mes hommes de technique mixte, souvent des danseurs classiques de flamenco ou de danse urbaine classique. Pour danser comme eux, il faut au moins 15 ans et je ne peux pas demander aux danseurs ici de tourner la tête ou de faire des rythmes de flamenco, ce serait absurde. Donc, je me suis appuyé sur leur mémoire. Je pense qu'au début, cela les a surpris parce qu'ils attendaient que je dise à gauche, à droite. Un représentant de la Compagnie nationale de danse a dit lors de la conférence de presse «José Montalvo nous a donné beaucoup de liberté mais ça nous a beaucoup fatigués». C'est vrai que la liberté fatigue. Les danseurs, ils sont un peu fatigués parce que c'est une démarche qu'ils n'avaient pas l'habitude de voir.

- L'évènement se déroule dans le cadre de l'ouverture de l'année de la France en Corée mais sur le plan personnel, quel plaisir prenez-vous ?

▲ Mon plaisir, c'est de découvrir une corporalité que je ne connaissais pas. Ca c'est mon plaisir en tant que chorégraphe. Au début, quand j'ai accepté ce projet, c'était un projet du directeur du Théâtre national de Corée, M. Ahn Ho-sang, en partenariat avec le Théâtre national de Chaillot où je travaille depuis 16 ans. Donc, il n'y avait pas encore l'ouverture de l'année de la France en Corée. On nous a sélectionnés après. C'est un projet qui est né avant qu'on ait été choisi pour l'ouverture.

On n'a pas pensé dans cette perspective, on pensait dans une perspective de rencontre d'un artiste, de chorégraphe avec une équipe de danseurs mais pas avec la perspective actuelle de représenter l'année de la France en Corée. Ca, ça a été fait après. Ce n'est pas nous qui avons décidé.



L'affiche du spectacle «Singanè Năi» (Théâtre national de Corée=Yonhap)

- Dans cette œuvre, l'avenir de la danse, c'est quoi ?

▲ C'est une pièce composée de trois parties différentes qu'on pourrait voir différemment. La première partie, c'est la tradition. La tradition, c'est formidable si ça va de l'avant. C'est-à-dire si elle se transforme, si ce n'est pas quelque chose de statique, qui devient une espèce un peu conservatrice et réactionnaire. C'est bien si elle est ouverte à la vie et à l'invention. C'est un peu la première partie, le jeu avec la tradition pour aller de l'avant. D'ailleurs, il y a des moments où il y a des danseurs sur l'écran en costume traditionnel. Ils courent vers l'arrière et les danseurs sur scène disent : «non, non, nous on est en avant». Ça pourrait être un résumé de la première partie. C'est assez festif et dynamique.

La deuxième partie parle un peu de la misère du monde dans laquelle on est, dans la solitude, dans le grand vide, de façon très poétique avec des images, des images de Yann Arthus-Bertrand. Il a accepté que j'utilise pour parler de la misère, de la solitude et de la pollution là où on est. Et aussi, il y a du rêve, ça c'est la deuxième partie.

La troisième partie, c'était très compliqué. On pensait faire au début une version traditionnelle du Boléro de Ravel, un compositeur dit moderne du XXe siècle qui quand même est resté une référence comme grand compositeur français.

Essayer de jouer avec la tradition, des instruments traditionnels et petit à petit à arriver au Boléro de Ravel, et de terminer avec ça. Donc, c'est une version décalée du Boléro de Ravel. Ca, c'est la troisième partie.

Ce sont des parties qui peuvent aller ensemble mais qui sont très différentes. Une relecture du Boléro de Ravel, la troisième partie, la deuxième partie, un peu notre condition humaine, et la première partie, c'est un jeu avec la tradition.

- Comme c'est un spectacle artistique pour l'ouverture de l'année de la France en Corée, on imagine la culture française au menu.

▲ C'est un ballet national et moi je suis invité. Ce n'est pas la culture française. Tout l'imaginaire de ce spectacle est nourri de l'imaginaire coréen. D'après moi, les Français vont trouver que c'est un spectacle très coréen. Peut-être les spectateurs coréens vont trouver que c'est un spectacle français. Mais j'ai vraiment travaillé sur les gestes corporels propres à eux (danseurs coréens), donc c'est une gestuelle qui a des choses qui sont contemporaines bien sûr. Quand même beaucoup de choses viennent vraiment d'eux. Pour les Français, c'est une majorité coréenne, mais les Coréens, ils vont trouver peut-être que c'est français. Ca va être un hybride.

Propos recueillis par Oh Jeong-hun

LA « NATIONAL DANCE COMPANY OF KOREA » INVITEE A CHAILLOT !

Françoise Krief Publié le 13 juin 2016 - Lu 63 fois



José Montalvo nous fait partager sa découverte de la Compagnie Nationale de Corée qui l'a impressionné par sa richesse d'expression, entre tradition et modernité, ses techniques corporelles et son inventivité chorégraphique. C'est un pont entre deux cultures qu'il nous propose avec un spectacle intitulé Shiganè Naï (l'Age du Temps), plein de couleurs, de sons et de mouvements venus d'ailleurs et interprétés par des danseurs particulièrement performants.

Chorégraphie de José Montalvo, assisté de Kim Sung-tae (photo Séoul-TNK)

Du 16 au 24 juin 2016

Théâtre National de Chaillot

Loc 01 53 65 30 00

Bon-plan : tarif jeunes 11 et 13 €



IDEES & DEBATS

art&culture

José Montalvo, l'âme voyageuse de la danse à Chaillot

Philippe Noisette
@philippenoisett

Sur la grande scène du théâtre national, à Séoul, une danseuse évolue dans un lent mouvement de bras. Bien vite des garçons lui emboîtent le pas avec une énergie tapageuse. Un déluge d'images habillent le plateau. Puis l'ensemble des interprètes, une vingtaine de danseurs qui sont également d'excellents percussionnistes, entrent dans le jeu. Ils font tous partie de la Compagnie nationale de danse de Corée, plus habitués à pratiquer des danses traditionnelles. Dans le cadre de l'année croisée France-Corée ils ont créé « Shiganè naï », sous la houlette de José Montalvo. Ce ballet « fusion » est aujourd'hui à l'affiche du théâtre national de Chaillot à Paris.

Le chorégraphe français aux origines espagnoles est un habitué de ces télescopes culturels. Montalvo brasse danses classique et contemporaine, hip-hop et africaine. Surtout, il a imposé sa touche avec des projections vidéo emballantes : animaux plus grands que nature, figurants démultipliés, paysage imaginaire. Revers de la médaille, on trouve parfois sa « world danse » un rien naïve. Ses séjours au pays du Matin calme ont été révélateurs. « Shiganè naï » est l'un de ses ballets les plus réussis. Montalvo a puisé avec éclat dans les techni-

DANSE
Shiganè naï
de José Montalvo
Paris, th. nat. de Chaillot
(01 53 65 30 00),
du 16 au 24 juin.

ques ancestrales s'amusant d'une danse des éventails ou d'une gestuelle déliée.

Dans un tableau, sans doute le plus saisissant du spectacle, le chorégraphe oppose la projection vidéo des figures chorégraphiques en costume d'apparat avec leur reproduction en « live » en tenue de ville. D'un seul coup, ces esquisses d'un autre temps trouvent leur place dans notre monde actuel. José Montalvo, citant l'écrivain Carlos Fuentes, dit avoir voulu voir/montrer le futur à travers le passé.

Le « Boléro » revisité

Divisé en trois séquences, « Shiganè naï » mériterait sans doute un fil conducteur plus lisible. Dans le volet « Souvenirs de voyage » José Montalvo se fait plus grave en convoquant les images du film de Yann Arthus-Bertrand « Human ». Revisitant le « Boléro » de Maurice Ravel au final, José Montalvo adresse un clin d'œil à la France de la plus belle manière. Avec la soliste Jang Hyun-soo, formidable en chef de troupe, les danseurs coréens se coulent avec grâce dans la rythmique implacable de Ravel. Le chorégraphe avoue en avoir eu des sueurs froides, les interprètes coréens étant peu habitués à cette progression musicale. À sa façon, José Montalvo ouvre de nouveaux horizons à la danse. ■



Habitué aux télescopes culturels, Montalvo a créé, avec « Shiganè naï », un ballet « fusion » franco-coréen. L'un de ses plus réussis. *Photo Jeon Kang-in*

Shiganè naï de José Montalvo avec la Compagnie nationale de danse de Corée au Théâtre national de Chaillot.

Rencontre colorée



Dans le cadre de l'Année France-Corée 2015-2016, José Montalvo présente au Théâtre de Chaillot la création qu'il a réalisée pour la Compagnie nationale de danse de Corée. Cette confrontation à un style de danse hors du temps est aux deux tiers réussie, défendue par les excellents danseurs coréens, convaincants même dans un Boléro de Ravel final peu inspiré.

Théâtre national de Chaillot, Paris
Le 16/06/2016

Gérard MANNONI

José Montalvo, grand maître en expérimentations et en métissages le plus souvent fort réussis, a forcément été séduit par cette demande de collaboration avec la grande compagnie coréenne.

Comme il le dit lui-même, c'était une occasion de « *puiser l'inspiration pour une œuvre contemporaine dans une technique corporelle et musicale immémoriale... singulière et très spécifique qui semble ignorer les chronologies et traverser les siècles.* »

Shiganè naï signifie *l'Âge du temps*. C'est aussi le titre de la première des trois parties constituant cette pièce. Nous sommes dans la tradition coréenne pure, tambours, éventails, mélange de costumes traditionnels somptueux et contemporains aux couleurs très vives, dans un climat tonique, joyeux, gracieuses rondes féminines interrompues par d'athlétiques et bruyantes intrusions masculines, joueuses de tambour-danseuses à la fascinante synchronisation, le tout dans un déploiement irrésistible d'énergie souvent acrobatique, dont la chorégraphie mélange, comme le dit encore Montalvo, « *mémoire et invention* », car tout cela est revisité par l'imagination du chorégraphe.

C'est très beau à voir et l'on ne peut qu'admirer la dextérité de ces artistes aussi habiles avec leurs corps qu'avec les accessoires qu'ils manipulent ou les tambours dont ils jouent. Les quelques interventions de personnages dédoublés sur l'écran géant, comme toujours chez Montalvo, sont faites avec mesure et sans exagération. C'est beau, plutôt furtif et très parlant.

Souvenirs de voyage, la deuxième partie, est plus philosophique, sur un fond de projections d'images de Yann Arthus-Bertrand, voyage autour du monde, montrant ses splendeurs et ses misères. Les images des cyclistes qui avancent laborieusement sur une immensité sablonneuse et humide en bord de mer sont splendides dans leur clair-obscur et, lourdes de sens, peuvent donner à réfléchir de mille manières, tout comme cette accumulation étouffante de corps humains dans leurs bouées géantes.

Tout cela est remarquablement réalisé, jamais statique ni hors de propos. Les musiques de Michael Nyman et Armand Amar ne sont en revanche pas toujours à la hauteur de ce que l'on voit, car parfois trop simplement cinématographiques. L'ensemble de cette partie

est de belle facture, tant pour les images que pour la chorégraphie, originale, inattendue et toujours très virtuose.

Cette virtuosité, on la retrouve dans la troisième partie, curieusement chorégraphiée sur le *Boléro* de Ravel. Montalvo déclare l'avoir voulue enlevée et personnelle. Elle est certainement enlevée mais guère personnelle. On voit bien que la chorégraphie traite d'une part la mélodie que modulent les instruments à vent par les évolutions de danseuses ondulantes, en contraste avec les rythmes complexes des percussions illustrées par les autres danseurs. Mais tout cela est répétitif, sans évolution, et, il faut bien le reconnaître, beaucoup moins intéressant et convaincant que le travail imaginé dans les deux premières parties.

La qualité des danseurs n'est pas en cause, c'est plutôt l'inspiration de Montalvo qui semble ici en panne. Bloqué par cette musique trop connue et peut-être impossible à marier avec la tradition gestuelle coréenne ? Trop d'images déjà associées à l'œuvre ? De Bronia Nijinska, Ruth Page, Anton Dollin, Serge Lifar, Aurel Milloss, Maurice Béjart, Thierry Malandain et plus près de nous encore, Sidi Larbi Cherkaoui et Damien Jalet, pour ne citer que les plus célèbres, il y eut beaucoup de manières personnelles et originales d'aborder cette partition. Montalvo semble bien être passé à côté de l'occasion, mais c'était peut-être simplement une fausse bonne idée.

Une belle soirée néanmoins stimulante et pas comme les autres, tout à l'honneur d'une compagnie décidément trop absente de nos scènes et ici au service d'une majorité d'instant d'une grande beauté et d'un réel intérêt.

Théâtre national de Chaillot, Paris

Le 16/06/2016

Gérard MANNONI

Shiganè nai de José Montalvo avec la Compagnie nationale de danse de Corée au Théâtre national de Chaillot.

Shiganè nai

chorégraphie et scénographie : José Montalvo

conception vidéo parties 1 et 3 : José Montalvo

vidéo partie 2 : Human de Yann Arthus-Bertrand

costumes : Han Jin-gook

musique : Michael Nyman, Armand Amar et Ravel

Avec les danseurs de la Compagnie nationale de danse de Corée

CULTURE

José Montalvo débride les traditions

DANSE Le chorégraphe a composé à Séoul « Shiganè Naï », le spectacle d'ouverture de l'année de la France en Corée. À découvrir au Théâtre de Chaillot.



Shiganè Nai
revisite les danses
traditionnelles
coréennes.

JFON KANG IN



ARIANE BAVELIER @arianebavelier
ENVOYÉE SPÉCIALE À SEOUL

Lil aurait bien aimé passer au moins une journée à la plage. On lui a raconté les montagnes frisées d'arbres qui dévalent dans la mer. Au sommet se dressent des pavillons aux toits retroussés où l'on s'arrête pour méditer face à l'horizon. En deux mois à Séoul, José Montalvo a juste eu le temps de s'échapper du Ballet national de Corée pour visiter un marché. Son emploi du temps ne lui appartenait pas. La nuit, il inventait les scènes des vidéos qui compléteront son ballet. Le jour, il chorégraphiait pour 25 danseurs. Et découvrait ici des interviews, là des master classes. Chaque semaine, il devait remettre une note écrite sur l'avancée de ses travaux. Il s'est résigné, comme on se résigne en amour à supporter les caprices de l'être aimé. D'ailleurs il l'avoue, il est amoureux. Au soir de la première de *Shiganè Naï*, il a pleuré avec les interprètes. Le bonheur d'une aventure menée ensemble et le chagrin de passer aux adieux.

Avec le Ballet national, cela a été l'amour au premier regard. C'est à cause de cela que José Montalvo a consenti à chorégraphier cette pièce qui a ouvert l'année de la France en Corée. Avant d'accepter la commande, il avait voulu passer une semaine au Ballet à observer les danseurs. « *Séoul, c'est loin* », confie celui qu'on sait plutôt casanier. « *Et puis, j'ai chorégraphié une fois pour des danseurs qui étaient mes amis dans le Ballet de l'Opéra de Paris, idem à Florence. Mais je ne suis pas un chorégraphe qui travaille pour de grandes compagnies constituées.* »

La première fois qu'il a vu le Ballet national de Corée, une ligne de femmes de dos frappaient des tambours. La scène est si forte qu'elle ouvre *Shiganè Naï*.

« Pendant que je les regardais, j'ai été frappé par leur maîtrise du rythme et leur virtuosité dans la lenteur. C'est une vieille tradition. Certains réussissent à décomposer un seul pas en une heure. Ce qui est techniquement incroyable. Ce sont des virtuoses du presque rien et de la présence », commente Montalvo. Shiganè Naï se termine par le Boléro, partition avec laquelle un chorégraphe se doit de se frotter, comme celle du Sacre du printemps : « La musique comporte une phrase orientale et sensuelle, une phrase jazzy. Les filles portent la sensualité de cette partition. Elles sont sexy sans rien faire. »

Dialogue infini

Dans cette compagnie, les danseurs ne pratiquent pas d'échauffement technique. Ils se contentent de répéter le matin les pas qu'ils feront le soir. Ils ne savent pas danser d'une manière libre. José Montalvo organise alors des ateliers pour les ouvrir à d'autres choses que les danses traditionnelles qu'ils répètent depuis l'enfance. « *Ce que je leur demandais – par exemple pour les femmes se mettre en maillot de bain ou chevaucher un tambour ou encore toucher leurs partenaires – les laissait dans la surprise et l'interrogation. Elles passaient la nuit à réfléchir et revenaient le lendemain prises par l'enthousiasme de la découverte avec des solutions. Les danseurs ne refusaient pas les propositions, mais je devais souvent leur rappeler que même s'ils interprétaient magnifiquement les danses traditionnelles, ils restaient des hommes et des femmes d'aujourd'hui. La modernité protège la tradition, de même qu'elle s'inscrit dans son sillage* », dit José Montalvo. « *Nous étions très libres pendant les ateliers, et la liberté, ça fatigue* », résumant les danseurs qui ne s'en sont pas remis.

Montalvo leur demande de sortir les gestes et les figures de leur contexte, d'en accélérer le rythme, de les enchaîner autrement. Sous les costumes qui la masquent depuis la nuit des temps, il découvre l'étonnante corporalité des interprètes. La première partie de son ballet est une splendeur. Il y confronte les danseurs somptueusement vêtus sur grand écran avec coiffe, voile, sabre et grande robe, aux mêmes, vêtus d'une simple tenue de travail. Le dialogue est infini et saisissant. La seconde partie figure un voyage à travers le tragique de la vie. Avec, en fond, des images tirées de *Human* de Yann Arthus-Bertrand. Le *Boléro* termine. Les danseurs le disent composé d'une gestuelle africaine. « *Ce sont en fait des gestes du quotidien et des rituels chamaniques, mais exécutés si vite que les danseurs pensent danser africain* », dit Montalvo qui a confié le rôle principal à une étoile de plus de 50 ans, véritable idole de la troupe sur laquelle les jeunes se calent.

Que restera-t-il de *Shiganè Naï* lorsque les danseurs auront repris leur routine et que Montalvo aura retrouvé Chaillot où il est résident, à douze heures de vol de Séoul ? « *La compagnie a l'habitude de présenter des soirées mixtes, avec une juxtaposition de plusieurs pièces. Je pense qu'ils garderont ma première partie...* », résume-t-il, philosophe. ■

***Shiganè Naï*, Théâtre de Chaillot (Paris XVI^e), jusqu'au 24 juin.**



La musique comporte une phrase orientale et sensuelle, une phrase jazzy. Les filles portent la sensualité de cette partition. Elles sont sexy sans rien faire

JOSE MONTALVO,
CHOREGRAPHE

www.lefigaro.fr
Pays : France
Dynamisme : 0

Page 1/1

[Visualiser l'article](#)

José Montalvo débride les traditions



«Shiganè Naï» revisite les danses traditionnelles coréennes. Crédits photo : Jeon Kang-in

Le chorégraphe a composé à Séoul *Shiganè Naï*, le spectacle d'ouverture de l'année de la France en Corée. À découvrir au Théâtre de Chaillot.

Il aurait bien aimé passer au moins une journée à la plage. On lui a raconté les montagnes frisées d'arbres qui dévalent dans la mer. Au sommet se dressent des pavillons aux toits retroussés où l'on s'arrête pour méditer face à l'horizon. En deux mois à Séoul, José Montalvo a juste eu le temps de s'échapper du Ballet national de Corée pour visiter un marché. Son emploi du temps ne lui appartenait pas. La nuit, il inventait les scènes des vidéos qui complèteront son ballet. Le jour, il chorégraphiait pour 25 danseurs. Et découvrait ici des interviews, là des master classes. Chaque semaine, il devait remettre une note écrite sur l'avancée de ses travaux. Il s'est résigné, comme on se résigne en amour à supporter les caprices de l'être aimé. D'ailleurs il l'avoue, il est amoureux. Au soir de la première de *Shiganè Naï*, il a pleuré avec les interprètes. Le bonheur d'une aventure menée ensemble et le chagrin de passer aux adieux.

«Je ne suis pas un chorégraphe qui travaille pour ...

Article avec accès abonné : <http://www.lefigaro.fr/culture/2016/06/17/03004-20160617ARTFIG00252-jose-montalvo-debride-les-traditions.php>

La sélection culture : un avant-goût d'été

CECILIA DELPORTE / JOURNALISTE | LE 16/06 A 07:00, MIS A JOUR LE 17/06 A 14:34

Les films, les pièces, les expos et les livres à ne pas manquer ce week-end !

SPECTACLES



© Jeon Kang-in

Danse : « Shiganè naï » de José Montalvo au Théâtre National de Chaillot

Dans le cadre de l'année croisée France-Corée, la Compagnie nationale de danse de Corée a créé « Shiganè naï », sous la houlette de José Montalvo. Ce ballet « fusion » est aujourd'hui à l'affiche du théâtre national de Chaillot à Paris. Montalvo brasse danses classique et contemporaine, hip-hop et africaine. Surtout, il a imposé sa touche avec des projections vidéo emballantes. Si cette création manque parfois d'éclat, elle a pour singularité d'ouvrir la danse à de tous nouveaux horizons. [Lire la suite.](#)

« Shiganè naï » de José Montalvo, Paris, th. nat. de Chaillot (01 53 65 30 00), du 16 au 24 juin.

José Montalvo / Shiganè naï / Lui aussi a fini par faire son Boléro...

- Par [Gourreau Jean Marie](#)
- Le 21/06/2016



Photos Jeon Kang-in

José Montalvo:

Lui aussi a fini par faire son Boléro...

Je l'évoquais à nouveau tout dernièrement à propos de la dernière création de Julien Lestel: quasiment tous les chorégraphes sont fascinés par les rythmes et la puissance du Boléro de Ravel et éprouvent l'impérieux besoin de s'y confronter, tant et si bien que les chorégraphies sur cette partition se comptent par dizaines... Toutes ne sont bien évidemment pas de la même veine, certaines réalisations se révélant d'une originalité bien plus grande que d'autres... José Montalvo n'a pas pu lui non plus résister à la tentation et, pour ceux qui le connaissent un tantinet, il ne pouvait de toute évidence qu'en naître un chef d'œuvre... Bingo! D'une facture tout à fait différente de celles auxquelles il m'a été donné d'assister jusqu'ici, cette énième chorégraphie du Boléro pour la National Dance Company of Korea, est une danse fiévreuse à la limite de la transe menée avec verve et brio par l'étonnante Jang Hyun-soo, "une fête célébrant la vie et le désir à travers le rythme," ainsi que nous en rend compte son auteur. En fait, cette création, remixée avec des sons d'instruments de percussion coréens traditionnels, est le troisième volet d'un triptyque, Shiganè naï, (ce qui signifie L'âge du temps en coréen) présenté en avant-première à Séoul le 23 mars dernier dans le cadre des échanges culturels entre la France et la Corée. Cet étonnant ballet s'avère être non seulement un dialogue entre deux cultures, orientale et occidentale, mais aussi entre deux époques, celle de la danse traditionnelle coréenne et celle d'aujourd'hui, autrement dit celle du raffinement et celle de la sauvagerie de notre civilisation... Un patchwork dans lequel le chorégraphe s'est "amusé à détourner avec humour et fantaisie le vocabulaire des danses coréennes et à s'inspirer librement de l'imaginaire corporel de leur mémoire", pour bâtir une œuvre fantaisiste truffée de trouvailles en tous genres, pleine de spontanéité et d'allant, comme lui seul sait si bien le faire. Et, surtout, qui met en valeur les prodigieuses facultés tant techniques qu'artistiques de cette fabuleuse compagnie composée d'artistes qui sont à la fois de fabuleux danseurs et musiciens, très respectueux de leurs traditions.



Inoubliable en effet l'ouverture de ce spectacle qui présente une brochette de musiciennes-danseuses frappant leur tambour avec un synchronisme époustouflant tel un bataillon de soldats de plomb auxquels un magicien aurait donné vie... Que dire encore de cette danse des éventails d'un raffinement extrême ou de cette séquence de la première partie de ce ballet dans laquelle Montalvo présente simultanément sur le plateau et sur l'écran la même chorégraphie, l'une par le biais d'une vidéo montrant une danseuse plus grande que nature habillée en hanbok traditionnel, l'autre interprétée en live sur la scène par deux danseuses mais vêtues à l'occidentale : cette synchronisation établit un merveilleux parallèle entre les deux cultures tout en conférant à ce passage chorégraphique un petit côté surréaliste ma foi fort plaisant. Un univers de contrastes donc, haut en couleurs, mettant certes en valeur les racines de la danse traditionnelle coréenne mais aussi la force du tempérament de ce peuple qui, petit à petit, réapprend, au contact de la civilisation occidentale à redevenir sauvage...



Curieusement, entre la première et la troisième partie, le chorégraphe a inséré une séquence intitulée "Souvenirs de voyage à travers le monde" qui lève un pan sur la misère qui frappe notre univers. On y voit entre autres une petite mexicaine fouillant dans une décharge à la recherche d'une bien maigre pitance, séquence impressionnante extraite de *Human*, un film très touchant du cinéaste Yann Arthus-Bertrand, tandis que, sur la scène, des hommes et des femmes défilent, en trainant d'immenses sacs d'ordures ou de gravats et que devant eux, une femme crie sa douleur, vraisemblablement suite à la mort de son enfant dénutri. D'autres images tout aussi impressionnantes de vagues déferlantes d'êtres humains serrés les uns contre les autres comme dans une boîte de sardines ou de danseurs dans la solitude torturés par les tourments de l'existence devant un fond de gratte-ciel dans la brume ou de fonte de glacier font prendre conscience, sinon révèlent les affres que l'Homme fait subir à notre planète, laquelle risque de ne plus pouvoir s'en remettre. Une note peut-être pessimiste mais ô combien réaliste qui montre, sur une poignante musique d'Armand Amar, que tout n'est pas aussi rose que l'on voudrait bien le croire...

J.M. Gourreau

Shiganè nai / José Montalvo et la National Dance Company of Korea, dans le cadre du « Focus Corée » en France

Shiganè naï... entre modernité et tradition coréennes

"Shiganè naï", Théâtre national de Chaillot, Paris

Dans le cadre de l'année France Corée et des quatre programmes "Focus Corée" présentés à Chaillot, José Montalvo, avec la "National Dance Company of Korea", allie modernité et tradition dans une approche chorégraphique légère et poétique.



© Jeon Kang-in.

"Shiganè naï" (âge du temps)... le titre est suffisamment révélateur. José Montalvo prend le Temps comme pendule pour lier le présent au passé autour de musiques, de costumes et d'une gestuelle où la retenue, la grâce et le maintien théâtral sont des éléments chorégraphiques importants.

Le spectacle débute avec, en arrière-scène, un ensemble de tambours sur lesquels les danseuses jouent des percussions de façon très rythmée. Le tambour réapparaît au fil du spectacle donnant, par le biais de celui-ci, une résonance particulière à un art corporel gracieux à l'aide d'un rythme qui l'est moins. C'est cette dichotomie qui installe la danse coréenne, sous couvert d'une gestuelle à la fois très simple dans ses formes et très élaborée dans ses exécutions, à la jonction de deux rythmes, l'un corporel, l'autre musical, aussi antinomiques que complémentaires.

Le spectacle est composé de trois chorégraphies autour de musiques de Michael Nyman, Arman Amar et de Ravel. À l'exception du Boléro, grand classique toujours intéressant à revisiter, il est étonnant que Montalvo ait choisi des compositeurs français (quoique compréhensible pour l'année France Corée) et anglais (moins compréhensible...), dans le cadre d'une immersion de danses coréennes. Cela laisse un peu perplexe. Les frontières peuvent être brisées, et c'est le rôle de l'Art de le faire, sans toutefois raboter, par un filtre musical seulement occidental, la découverte d'une culture coréenne encore trop peu présente en France.



© Jeon Kang-in.

En arrière-fond, un film projette les mouvements effectués sur scène par les danseurs. La vidéo devient média, support entre passé et présent, tradition et modernité, non dans les mouvements puisqu'ils sont identiques, mais dans les costumes, car modernes à quelques exceptions près sur scène, et traditionnels sur la vidéo.

Les danses puisent dans une tradition où le visage devient masque, car fixe avec toujours un grand sourire. La gestuelle s'appuie sur une fluidité corporelle qui met au centre de chaque mouvement une grâce nourrie de lenteur, d'une décomposition articulaire des membres où la géométrie est balayée par des arrondis avec des membres supérieurs et inférieurs finissant en forme de virgules. Le pied, avant de se poser à terre, fait une courbure de son haut pour poser son bas avec douceur.

Le Boléro de Ravel débute avec les déplacements des danseurs tout au long de l'arrière-scène dans une demi-obscurité. La chorégraphie est marquée par des contretemps corporels effectués par une danseuse qui se détache du groupe pour faire une gestuelle basée sur le plat des pieds tapotant rapidement le sol, les jambes repliées à moitié. Elle pousse des cris, des sons comme un électron libre se greffant par intermittence, et de façon arythmique, sur la musique et la danse pour ensuite revenir avec force dans le même rythme que le groupe de danseurs appuyant ceux-ci dans leur final.



© Jeon Kang-in.

Tout au long de la chorégraphie, les membres inférieurs des danseurs descendent en souplesse vers le sol pour rebondir en hauteur de façon de plus en plus marquée. Au fil du Boléro, les gestes des bras deviennent beaucoup plus amples, tout en se décollant du corps pour revenir ensuite vers le tronc dans des mouvements souples et arrondis.

Toutes les danses sont soutenues par des cris et des tambours autour d'une gestuelle aux impulsions amples, bien découpés dans les airs, comme si les danseuses étaient des statues de papier, voire des poupées, avec un corps et un visage très théâtraux. Les hommes sont aussi dans une représentation corporelle dans leurs attitudes à l'exception du visage qui est moins théâtralisé que celui des danseuses, bien qu'expressif.

Les déplacements sont lents, comme suspendus au temps, tout en fluidité et se découpent en douceur comme si l'apesanteur était leur cocon. Il y a des cris, des jeux de séduction voire de domination entre danseurs et danseuses, en groupe ou en solo. On se fait peur, on se taquine, on se séduit.

C'est beau et tout en grâce dans des chorégraphies qui s'appuient autant sur la voix et la musique que sur des représentations théâtrales qui font de la danse coréenne, un concentré d'Art et de poésie corporelle.



Danse

TOUS LES SPECTACLES SUR TELERAMA.FR

Sélection critique par
Rosita Boisseau

English National Ballet - Le Corsaire

19h30 (du mer. au ven.), 14h30, 20h (sam.), Opéra Garnier, 9^e, 0 892 89 90 90. (10-140 €).

Une superproduction ! L'English National Ballet, basé à Londres depuis sa création en 1850, sous la direction de Tamara Rojo, est pour la première fois à l'affiche de Garnier. En choisissant *Le Corsaire*, chorégraphié en 1899 par Marius Petipa et remonté par Anna-Marie Holmes, Tamara Rojo compte redorer le blason de la troupe, quasiment inconnue en France. Inspiré par un poème de Lord Byron (*The Corsar*, 1814), centré sur le corsaire Conrad tombé fou amoureux de Médora, *Le Corsaire* cavale sur des musiques d'Adolphe Adam, Léo Delibes et Ludwig Minkus, entre autres. Les kidnappings succèdent aux scènes de révolte, les

empoisonnements cousinent avec les réconciliations. Pour les gourmands d'exotisme, et pour les autres aussi !

Mon premier bal au château de Versailles

14h30 (sam.), château de Versailles, Orangerie, 78 Versailles, 01 30 83 78 89. (65-155 €).

Allez, les petits plats dans les grands, les petons dans les chaussons de Cendrillon et en avant pour le bal costumé mené tambour battant par le chorégraphe Kamel Ouali pour les jeunes de 6 à 12 ans. Et où ? Dans l'Orangerie de Versailles, s'il vous plaît. Alors que les adultes se reposeront, les enfants se gliseront dans les décors pour y danser d'un bon pied sur la bande-son électrisante d'un DJ à la pointe. En prime pour l'animation : le gratin de la troupe de danseurs et chanteurs d'Ouali !

National Dance Company of Korea: José Montalvo - Shigané naï

20h30 (mer., ven.), 19h30 (jeu.), Théâtre national de Chaillot, salle Jean-Vilar, 1, place du Trocadéro, 16^e, 01 53 65 30 00. (8-35 €).

Avec *Shigané naï* (« L'Age du temps »), José Montalvo a tablé sur le talent exceptionnel de la National Dance Company of Korea, créée en 1962, pour valoriser comme des miniatures les danses et styles traditionnels de la Corée du Sud. Le folklore et le contemporain se croisent pendant que des images projetées – dont certaines de Yann Arthus-Bertrand, ce qui est très insolite dans le



New York City Ballet
Le 28 juin, Théâtre du Châtelet.

contexte de création habituel de Montalvo, qui signe ses vidéos – propulsent la danse à l'échelle de la planète. *Shigané naï* est au cœur de Focus Corée, piloté par le Théâtre national de Chaillot.

New York City Ballet

19h30 (mar.), Théâtre du Châtelet, 1, place du Châtelet, 1^{er}, 01 40 28 28 40, lesetesde.ladanse.com. (22-140 €).

Branle-bas de combat avec le débarquement du New York City Ballet pour trois semaines à Paris. Un événement en or ! Huit ans que la prestigieuse troupe new-yorkaise dirigée par Peter Martins n'était pas venue à Paris. Le programme ajusté avec méticulosité allie grâce, technique, puissance plastique et swing US. Plus d'une vingtaine de pièces, signées par les maîtres George Balanchine (1904-1983), Jerome Robbins (1918-1998) ainsi que par Peter Martins mais aussi par la nouvelle génération (Christopher Wheeldon, Alexei Ratmansky et Justin Peck), déroulent un panorama d'exception sur un répertoire unique. Des soirées mixtes variées,

toujours soutenues par des partitions musicales puissantes et des univers visuels suggestifs, valoriseront le talent et le style néoclassique spécifique merveilleusement porté par les cent danseurs de la troupe. Voir article page 6

Sankai Juku - Meguri

20h30 (mar., du jeu. au sam.), 17h (dim.), Théâtre de la Ville, 2, place du Châtelet, 4^e, 01 42 74 22 77. (27-30 €).

Pour fêter l'été en beauté, rendez-vous avec la compagnie japonaise Sankai Juku qui présente *Meguri*, spectacle feu d'artifice pour son quarantième anniversaire. La compagnie emblématique d'un buté viscéral et esthétique, sous la houlette du chorégraphe Ushio Amagatsu, n'a de cesse d'explorer un geste profond, singulier, enraciné dans un état de conscience aigu du corps et de l'espace. Soufflée par la présence intransigeante de ses interprètes, tous masculins, cette pièce, qui mélange terre, eau, vent et feu, devrait porter à un sommet la merveilleuse étrangeté de Sankai Juku.

On aime un peu Beaucoup Passionnément Pas vu mais attirant On n'aime pas

Shiganè naï, (L'Age du temps)



Photo Jean Couturier

Shiganè naï, (L'Age du temps), chorégraphie de José Montalvo

Né sous le signe du partage, ce spectacle inaugure les manifestations culturelles de l'année France/Corée. José Montalvo, séduit par les talents de la compagnie nationale coréenne de danse, s'est engagé avec elle dans une aventure artistique et humaine. Danseurs et chorégraphes ont travaillé plusieurs semaines à Séoul puis à Paris pour offrir au public une pièce d'une heure quinze d'une folle vitalité.

La première partie, rythmée par la musique, très présente, de Michael Nyman, conjugue modernité et tradition et mêle des gestes partant de la mémoire corporelle des danseurs, à une liberté de mouvement plus contemporaine, induite par le chorégraphe, comme dans la belle séquence des éventails.

La deuxième partie s'ouvre sur les images d'*Human* d'Yann Arthus-Bertrand qui évoquent le désastre écologique de notre terre sur une musique d'Armand Amar. Les costumes d'Han Jin-gook entrent en résonance avec le film et constituent une succession de tableaux tristes et beaux à la fois. Comme toujours chez José Montalvo, des vidéos en fond de scène, soulignent et reprennent en miroir certains mouvements... mais nous les oublions, grâce à la présence physique des artistes. La troisième partie, hommage à la France, se développe sur *Le Boléro* de Maurice Ravel, dans une anarchie contrôlée et jubilatoire, comme l'a

suggéré, dans un lapsus, José Montalvo en évoquant *Le Sacre*...Les danseurs se lâchent sur scène, les codes hiérarchiques entre hommes et femmes explosent, et la grâce des danseuses se mue en animalité débridée. Avec une gestuelle précise et une énergie communicative, ce final emporte notre enthousiasme.

Chaque interprète s'est impliqué totalement dans cette aventure, qu'il fait partager à un large public. Une belle soirée riche en couleurs.

Jean Couturier

Théâtre National de Chaillot jusqu'au 24 juin.



CINÉMA | MUSIQUES | LIVRES | **SCÈNES** | ARTS | ENFANTS

LE RENDEZ-VOUS CRITIQUE

« SHIGANÉ NAÏ »,
DE JOSÉ MONTALVO
*Aux traditions coréennes
de ses danseurs
percussionnistes,
le chorégraphe mêle
sa sensibilité européenne
et la modernité de son
travail de vidéaste.
Un nouveau monde
s'anime sous nos yeux.*



JEON KANG-IN/NATIONAL THEATER OF KOREA



LE RENDEZ-VOUS

SHIGANÈ NAÏ

DANSE
JOSÉ MONTALVO

T

Cela restera sans doute l'une des grandes scènes du spectacle... Des tambours alignés à hauteur d'épaule, distribués dans des alvéoles où se tiennent, debout, des femmes en robes légères et monochromes. Dans chaque main, elles brandissent une baguette et dégagent ensemble au quart de tour. Le son et l'image submergent alors le spectateur : ces corps en mouvement témoignent d'une telle puissance ! Première révélation pour le public européen, venu assister, fin mars, à l'ouverture de l'Année de la France en Corée à Séoul, avant la reprise du spectacle à Paris en juin : les danseuses du Ballet national de Corée sont aussi de sacrées percussionnistes.

Cela n'a pas échappé à José Montalvo, le chorégraphe qui vient de signer cette pièce coproduite par le Théâtre national de Chaillot et la National Dance Company of Korea, troupe traditionnelle fondée en 1962 en Corée du Sud : des filles et de leurs tambours, il a fait le fil rouge de *Shiganè Naï*. On

les reverra souvent dans le spectacle, bientôt rejointes par des garçons, en jeans et baskets, tout aussi explosifs.

Shiganè Naï, au titre sonnant comme un nom de fleur à nos oreilles occidentales, signifie en coréen « l'âge du temps ». Il s'agit ici de tradition – la dynastie Chosŏn (1392-1910) a formalisé la chorégraphie à la cour, mais la danse appartient aussi à des rituels populaires de vie et de mort – et du chemin parcouru par un chorégraphe contemporain pour aller vers elle. José Montalvo n'est pas le premier artiste étranger à faire un pas vers cette compagnie souvent gourmande de relecture contemporaine (voir l'été prochain, au festival de Fourvière, *Scent of ink*). Mais il fut le candidat idéal pour pousser plus loin l'aventure. Car, depuis trente ans, le Français d'origine espagnole fait de la rencontre avec l'autre le nerf de son art. Dans *Y Olé!*, en 2015, c'est le flamenco de son enfance qu'il mêlait, par exemple, aux danses urbaines. Invité à Séoul, il a pris le temps de comprendre un alphabet corporel que se transmettent les Coréens depuis des générations ; les seize danseurs traditionnels embarqués dans cette aventure se sont débarassés, quant à eux, d'habitudes codi-

fiées : « le plus fatigant pour nous fut de nous sentir libres d'improviser », ont-ils témoigné au lendemain de la première.

Si l'ensemble doit encore gagner en fluidité, la rencontre a eu lieu. Pour le meilleur. Dès qu'une danseuse se détache du groupe pour un solo, un autre monde s'ouvre à nous – inconnu et fascinant. Une fois dépouillée du hanbok – jupe bouffante à taille haute qui masque la danseuse et fait d'elle une sculpture –, la danse apparaît pour le seul plaisir du mouvement. Sans les oripeaux de la tradition, le corps à l'œuvre rend le geste spectaculaire. La danseuse chaussée de petites sandales plates glisse sur la scène à pas rapides, orteils recourbés à la verticale, puis talon posé en un subtil mouvement de balancier qui lui donne l'air de voler. Si elle tord son buste vers le haut, la volute semble infinie...

Découpé en trois parties, *Shiganè Naï* revendique le coq à l'âne. Car en reliant Paris à Séoul, le chorégraphe n'a pu s'empêcher d'évoquer aussi le reste de la planète. Les danseurs marchent au compte-goutte, un sac plastique lourd à la main, tels des migrants sur la route. L'image est frappante et bienvenue. Mais voir sur l'écran une petite Mexicaine errer sur une décharge



Le chorégraphe, a dû assimiler l'héritage coréen alors que les danseurs de la National Dance Company of Korea, ont dû apprendre à s'en détacher.

JEON KANG-IN/NATIONAL THEATER OF KOREA | STUDIO BOURGUILLEC | SBS PRODUCTIONS | NICOLAS CENDRIC

On aime un peu... **TAT** ... beaucoup **TAT** ... passionnément **TAT** ... pas du tout



(images du film *Human* prêtées par le photographe Yann Arthus-Bertrand), sur fond du « kyrie eleison » de Mozart, frise en revanche la démonstration.

Le final rafle la mise grâce au *Boléro* de Ravel, exercice de style – sur percussions lui aussi – de la danse occidentale ! La troupe envahit la scène, creusant les corps en rythme, les danseurs se jetant dans les bras les uns des autres... L'une des danseuses – Jang Hyun-soo, la plus terrienne – est la mouche du coche. Une vraie meneuse de boléro faisant pression de ses mouvements, les talonnant tous. Elle s'avance aussi vers le public et piaille, gouailleuse, un aparté grotesque comme il peut y en avoir dans le changgeuk ¹. Elle frappe des pieds et danse, passe du clownesque à la transe, comme dans les rituels chamaniques populaires de Corée. Elle exhorte les jeunes hommes, ici plus expansifs que dans la tradition. La tension monte : jamais danseur de la troupe n'a accéléré si fort le mouvement... Pour un peu, on s'approcherait du « duende », ce fameux instant de grâce du flamenco... si cher à José Montalvo. — **Emmanuelle Bouchez**

¹ Théâtre musical coréen inventé au début du XX^e siècle.

| De José Montalvo, avec la National Dance Company of Korea, du 16 au 24 juin, Théâtre national de Chaillot, Paris 16^e, tél. : 01 53 65 30 30.
| Et aussi, par des chorégraphes coréens contemporains : *Already not yet*, d'Ahn Aesoon, du 9 au 11 juin, *Immixture*, d'Ahn Sung-soo, du 15 au 17 juin...

NUMÉRIQUE ET TRADITIONS

Montalvo a sorti sa palette de vidéaste comme appui et miroir de la danse. Tournées dans Séoul, les images sont travaillées en camaïeu de gris, nimbées de la brume qui voile la ville à l'aube. La crête des immeubles construits par les architectes du monde entier le dispute aux concavités suaves des anciens pavillons royaux. L'oiseau – totem de prédilection du chorégraphe à l'écran – tombe à pic ici, tant la danse des femmes ressemble aux envolées des cigognes. Pas suspendus, genoux pliés, mollets en virgules, avant que le pied n'atterrisse... De longues secondes sont parfois nécessaires pour accomplir la courbe.

Cette lenteur intériorisée – si envoûtante – était la marque du respect dû au monarque dans les danses de cour. Comme ce goût des alignements : dans la danse traditionnelle, on ne se touche pas, on se croise. Chacun y a sa place. Du coup, quand José Montalvo montre un lettré en costume de l'ère Chosŏn – avec ce fameux chapeau haut à bords plats – abritant sous son ombrelle une danseuse en bikini, il déroge à la règle. Et les Coréens applaudissent « son art jubilatoire de la fantaisie ». Plus provocante encore et plus sexuelle, cette image, bien vivante, elle, au centre de la scène : cinq danseuses enfourchent leurs tambours pour un set de percussions endiablé !

INAT FARBMAN/ TIME & LIFE PICTURES | JANNIS KOUNELLIS/COURTESY GALERIE KARSTEN GREVE | ARNO DECLAIR

Avec "Shiganè Nai", le chorégraphe José Montalvo réinvente la danse coréenne

- Emmanuelle Bouchez



Spectacles

[National Dance Company of Korea : José Montalvo - Shiganè nai](#)

16/06/2016 à 24/06/2016

Aux traditions coréennes de ses danseurs percussionnistes, le José Montalvo mêle sa sensibilité européenne et la modernité de son travail de vidéaste. Un nouveau monde s'anime sous nos yeux.

Cela restera sans doute l'une des grandes scènes du spectacle... Des tambours alignés à hauteur d'épaule, distribués dans des alvéoles où se tiennent, debout, des femmes en robes légères et monochromes. Dans chaque main, elles brandissent une baguette et dégagent ensemble au quart de tour. Le son et l'image submergent alors le spectateur : ces corps en mouvement témoignent d'une telle puissance ! Première révélation pour le public européen, venu assister, fin mars, à l'ouverture de [l'Année de la France en Corée à Séoul](#), avant la reprise du spectacle à Paris en juin : les danseuses du Ballet national de Corée sont aussi de sacrées percussionnistes.

Cela n'a pas échappé à José Montalvo, le chorégraphe qui vient de signer cette pièce coproduite par le Théâtre national de Chaillot et la National Dance Company of Korea, troupe traditionnelle fondée en 1962 en Corée du Sud : des filles et de leurs tambours, il a fait le fil rouge de *Shiganè Nai*. On les reverra souvent dans le spectacle, bientôt rejointes par des garçons, en jeans et baskets, tout aussi explosifs.

Shiganè Nai, au titre sonnant comme un nom de fleur à nos oreilles occidentales, signifie en coréen « l'âge du temps ». Il s'agit ici de tradition — la dynastie Choson (1392-1910) a formalisé la chorégraphie à la cour, mais la danse appartient aussi à des rituels populaires de vie et de mort — et du chemin parcouru par un chorégraphe contemporain pour aller vers elle.

La rencontre avec l'autre, le nerf de son art

José Montalvo n'est pas le premier artiste étranger à faire un pas vers cette compagnie souvent gourmande de relecture contemporaine (voir l'été prochain, au festival de Fourvière, *Scent of ink*). Mais il fut le candidat idéal pour pousser plus loin l'aventure. Car, depuis trente ans, le

Français d'origine espagnole fait de la rencontre avec l'autre le nerf de son art. Dans *Y Olé !*, en 2015, c'est le flamenco de son enfance qu'il mêlait, par exemple, aux danses urbaines.

Invité à Séoul, il a pris le temps de comprendre un alphabet corporel que se transmettent les Coréens depuis des générations ; les seize danseurs traditionnels embarqués dans cette aventure se sont débarrassés, quant à eux, d'habitudes codifiées : « *le plus fatigant pour nous fut de nous sentir libres d'improviser* », ont-ils témoigné au lendemain de la première.

Si l'ensemble doit encore gagner en fluidité, la rencontre a eu lieu. Pour le meilleur. Dès qu'une danseuse se détache du groupe pour un solo, un autre monde s'ouvre à nous — inconnu et fascinant. Une fois dépouillée du hanbok — jupe bouffante à taille haute qui masque la danseuse et fait d'elle une sculpture —, la danse apparaît pour le seul plaisir du mouvement. Sans les oripeaux de la tradition, le corps à l'œuvre rend le geste spectaculaire. La danseuse chaussée de petites sandales plates glisse sur la scène à pas rapides, orteils recourbés à la verticale, puis talon posé en un subtil mouvement de balancier qui lui donne l'air de voler. Si elle tord son buste vers le haut, la volute semble infinie...

Un instant de grâce grotesque

Découpé en trois parties, *Shiganè Naï* revendique le coq à l'âne. Car en reliant Paris à Séoul, le chorégraphe n'a pu s'empêcher d'évoquer aussi le reste de la planète. Les danseurs marchent au compte-goutte, un sac plastique lourd à la main, tels des migrants sur la route. L'image est frappante et bienvenue. Mais voir sur l'écran une petite Mexicaine errer sur une décharge (images du film *Human* prêtées par le photographe Yann Arthus-Bertrand), sur fond du «kyrie eleison» de Mozart, frise en revanche la démonstration.

Le final rafle la mise grâce au *Boléro* de Ravel, exercice de style — sur percussions lui aussi — de la danse occidentale ! La troupe envahit la scène, creusant les corps en rythme, les danseurs se jetant dans les bras les uns des autres... L'une des danseuses — Jang Hyun-soo, la plus terrienne — est la mouche du coche. Une vraie meneuse de boléro faisant pression de ses mouvements, les talonnant tous. Elle s'avance aussi vers le public et piaille, gouailleuse, un aparté grotesque comme il peut y en avoir dans le changgeuk (théâtre musical coréen inventé au début du XXe siècle).

Elle frappe des pieds et danse, passe du clownesque à la transe, comme dans les rituels chamaniques populaires de Corée. Elle exhorte les jeunes hommes, ici plus expansifs que dans la tradition. La tension monte : jamais danseur de la troupe n'a accéléré si fort le mouvement... Pour un peu, on s'approcherait du « duende », ce fameux instant de grâce du flamenco... si cher à José Montalvo.

Numérique et traditions

Montalvo a sorti sa palette de vidéaste comme appui et miroir de la danse. Tournées dans Séoul, les images sont travaillées en camaïeu de gris, nimbées de la brume qui voile la ville à l'aube. La crête des immeubles construits par les architectes du monde entier le dispute aux concavités suaves des anciens pavillons royaux. L'oiseau - totem de prédilection du chorégraphe à l'écran - tombe à pic ici, tant la danse des femmes ressemble aux envolées des

cigognes. Pas suspendus, genoux pliés, mollets en virgules, avant que le pied n'atterrisse... De longues secondes sont parfois nécessaires pour accomplir la courbe.

Cette lenteur intériorisée - si envoûtante - était la marque du respect dû au monarque dans les danses de cour. Comme ce goût des alignements : dans la danse traditionnelle, on ne se touche pas, on se croise. Chacun y a sa place. Du coup, quand José Montalvo montre un lettré en costume de l'ère Choson - avec ce fameux chapeau haut à bords plats - abritant sous son ombrelle une danseuse en bikini, il déroge à la règle. Et les Coréens applaudissent « son art jubilatoire de la fantaisie ». Plus provocante encore et plus sexuelle, cette image, bien vivante, elle, au centre de la scène : cinq danseuses enfourchent leurs tambours pour un set de percussions endiablé !



JOSÉ MONTALVO : LA DANSE AU FUTUR ANTÉRIEUR

Quelle belle danse, quelle émotion, ce grand jeté entre tradition et modernité, Europe et Asie ! Pour célébrer l'Année France-Corée, le Théâtre de Chaillot, fidèle à la qualité de sa programmation danse, a coproduit *Shiganè nai* de José Montalvo que ce chorégraphe vidéaste a créé avec des artistes de la Compagnie nationale de danse de Corée. Une expérience unique puisque ces artistes pratiquent habituellement la danse traditionnelle tout en retenue et en flegme. José Montalvo les a fait sortir de leur coquille pour exacerber leur extrême agilité autant que leur incroyable sens de la lenteur.

Musicalement, *Shiganè nai* est très surprenant. Le compositeur habituellement chargé de la partition ayant déclaré forfait, le chorégraphe s'est tourné vers trois œuvres déjà créées de Michael Nyman, Armand Amar, et le *Boléro* de Ravel. Ces musiques faciles – quoique grandiloquente par moments pour celle de Nyman –, soulignent idéalement les trois phases du ballet. Trois moments très distincts, trois manières d'appréhender la vie, trois raisons d'être emballé. Car voici un spectacle limpide qui comblera même les néophytes. Malgré quelques redites et une opposition parfois trop appuyée entre le contemporain et la tradition, l'effet est saisissant. La qualité des vidéos projetées en arrière-scène, leur intégration à la danse et l'incroyable énergie des danseurs rendent le moment inouï. Ici, la danse parle à tout un chacun et provoque des émotions fortes. Même à Séoul où nous l'avons vu, le public pourtant de nature souvent réservée, était subjugué. « Selon la fameuse phrase de Louis XIV, je voulais mettre de l'enfance dans tout cela », explique José Montalvo qui, avec cette œuvre, jette un pont entre le respect de l'héritage et le désir d'un nouveau monde propre à la jeunesse. Très onirique, ce ballet débouche sur un bel espoir ; juste conclusion pour un chorégraphe qui « n'aime pas porter le malheur ».

Autre spectacle à ne pas manquer dans ce focus France-Corée à Chaillot : *Modern Feeling*, créé il y a huit ans par Insoo Lee, un duo qui montre toute la force d'une amitié entre deux êtres. Enfin *Immixture* de Sung-soo Ahn, qui, avec cinq danseurs exceptionnels, confronte le passé et le présent – thème décidément récurrent en Corée.

Théâtre de Chaillot, du 8 au 24 juin (01.53.65.30.00).

Fusion de cultures

Paris

Théâtre national de Chaillot

17, 18, 21, 22*, 23, 24 juin 2016

Shiganè nai

José Montalvo (chorégraphie), Joëlle Iffrig (assistante à la chorégraphie), Michael Nyman, Armand Amar, Maurice Ravel (musique), Shin Chan-sun (arrangements percussions)
National Dance Company of Korea: Yun Sung-cheol, Jung Gil-man, Lee Se-bum, Park Ki-hwan, Hwang Yong-chun, Kim Byung-jo, Lee Jae-hwa, Kim Hyun-joo, Jang Hyun-soo, Kim Mi-ae, Kim Young-mi, Noh Moon-seon, Park Young-ae, Lee Hyun-kyung, Jeong So-young, Lee So-jung, Kim Euni, Park Mi-young, Park Kee-ryang, Park Ji-eun, Song Ji-young, Park Hye-jee, Lee Yo-eum, An Young-Hwan

José Montalvo (scénographie et conception vidéo des parties 1 et 3), Han Jin-gook (costumes), Jung ART, atelier SHIN (réalisation des costumes), Kim Jong-han (maquillage), Gilles Durand, Vincent Paoli (lumières), Mélinda Muset-Cissé (coordination artistique), Sylvain Decay, Clio Gavagni, Michel Jaen Montalvo, assistés de Graphic Design Monocrom (infographie), Pascal Minet, Sylvain Decay (collaborateurs artistiques à la vidéo)



(© Séoul@TNK)

José Montalvo nous a, depuis son premier grand succès public, *Paradis*, en 1997, donné maint exemple de danse fusion: fusion des races, des musiques, des danseurs, des images avec cette maîtrise parfaite de la vidéo qui est sa signature. A l'occasion de l'année France-Corée 2015-2016 lancée par les gouvernements des deux pays à l'occasion du cent-trentième anniversaire de leurs relations diplomatiques, le Théâtre national de Chaillot a reçu plusieurs compagnies sud-coréennes. Cet événement culmine avec la coproduction qu'il a réalisée avec la *National Dance Company of Korea*, *Shiganè nai*, créé à Séoul en mars 2016 et dont c'est la création en France. Il est à noter que cette compagnie s'est peu ouverte à des collaborations de ce type, Montalvo étant, après le Finlandais Tero Saarinen, le deuxième chorégraphe occidental invité.

Cette pièce en trois parties qui s'enchaînent parfaitement est un vrai bonheur et pourrait bien être sur le plan de la chorégraphie ce que Montalvo a fait de meilleur. Sur le plan du spectacle, on retrouve la même virtuosité vidéasque, le projet étant enrichi cette fois par des extraits d'un magnifique film de Yann Arthus-Bertrand, *Human*, substrat de la partie centrale. Les vidéos de Montalvo montrent des danseurs coréens en habits traditionnels exécuter des pas de danse ancestraux, pas vite repris par les vrais membres d'une troupe de vingt-quatre jeunes danseurs en tenues contemporaines décontractées, des vols de pélicans,

des éventails, des vues de Séoul artistiquement travaillées. Un vrai bonheur! La première partie («Shiganè naï», qui veut dire «L'Age du Temps») débute par un grand numéro de tambours frappés avec une énergie incroyable par de très jeunes danseuses. Puis, chacun y va de son solo, les talents se révèlent, se multiplient et tous jouent avec la vidéo sur des musiques de Michael Nyman et d'Armand Amar.

On passe des gestes traditionnels aux contemporains avec une vitesse et une facilité désarmantes en une grande démonstration festive. Puis vient le temps de la gravité avec la deuxième partie, «Souvenirs de voyage», qui évoque les grands flux migratoires et touche du doigt les vrais problèmes du monde, la misère, la solitude, l'espoir. La guerre nous étant épargnée, ce spectacle délivre un message optimiste et positif. Les danseurs se fondent dans ces sublimes paysages filmés avec tant de poésie et d'exactitude par Arthus-Bertrand.

Puis la fusion revient vers la France avec un *Boléro* de Ravel, source inépuisable pour les chorégraphes, jubilatoire et attendrissant car on comprend vite que, même si ce n'est leur culture ni musicale, ni gestuelle, les danseurs s'approprient ces rythmes et cette progression dans l'intensité musicale menés par une soliste, Jang Hyun-soo, qui avec une gestuelle très tellurique et des cris animaux entraîne l'ensemble de la troupe dans une transe quasi rituelle.

Olivier Brunel

Retour sur le Focus Corée de Chaillot



Le regard sur la Corée du Sud comme pays bicéphale, partout à la recherche d'une balance entre « tradition » et « modernité » s'est imposé à nous au cours de l'Année France-Corée, dont la partie se déroulant en France va se terminer en juillet, avec un dernier focus autour d'Ahn Eun-me dans le cadre de Paris Quartier d'Été.

La plupart des spectacles invités au cours de l'Année France-Corée ont en effet thématisé le tricotage permanent entre le « Matin Calme » et le « palli palli » de l'impitoyable précipitation urbaine. La création contemporaine coréenne semble être parfaitement en phase avec le courant européen d'une danse contemporaine vivifiée à la source des danses sociales et folkloriques., Aesoon Ahn.

Côté coréen, on a même pu constater une certaine surenchère, comme si la création contemporaine passait obligatoirement par les traditions populaires ou de la cour. Du Focus Corée à Chaillot - Théâtre national de la Danse aux Rencontres Chorégraphiques, presque tous les grands spectacles qu'on a pu voir vont dans ce sens.

AlreadyNotYet et Shiganè Naï

AlreadyNotYet d'Aesoon Ahn et de la KNCCDC, la compagnie nationale coréenne de danse contemporaine, a fusionné des motifs de la culture coréenne avec une inventivité impressionnante en matière de vocabulaire chorégraphique et une liberté de ton, parfaitement caractéristiques de la danse contemporaine. *AlreadyNotYet* parle du passage dans les limbes, sur un rythme et une intensité dramatique en phase avec la vie contemporaine.

Video : <http://www.dailymotion.com/embed/video/x4c5nu0>

La rencontre Corée-Europe la plus étonnante a sans doute été celle de José Montalvo avec l'autre compagnie nationale, dévolue à la danse traditionnelle. La création *Shiganè Naï* est traversée d'images vidéo d'une Corée éternelle et bucolique, vision qui apporte un apaisement bienfaisant. On connaît l'usage souvent démesuré de la vidéo chez Montalvo, et l'écran est ici toujours aussi grand, mais l'usage se fait plus modéré.

Mention spéciale pour les très beaux dédoublements entre phrases chorégraphiques traditionnelle en tenue d'époque, projetées en ralenti extrême, et leur interprétation sur le plateau par les mêmes danseurs, en tenue



[Visualiser l'article](#)

sobre et contemporaine. L'effet est saisissant. Le regard de la caméra, la qualité de l'image et le ralenti confèrent aux codes de la tradition une présence dans le présent qui les dépouille de tout folklore.

Dans une autre superposition, on voit derrière une jeune femme en maillot de bain, apparemment sans attache au passé, son alter égo en manteau pré-marital, habit aujourd'hui relégué à un rôle muséal. Il s'agit de son futur mari, dépositaire d'un regard immémorial sur ce que signifie être Coréen. Image paisible, contrastée et harmonieuse en même temps.

Video : <http://www.youtube.com/embed/xdGBFmkTIR8>

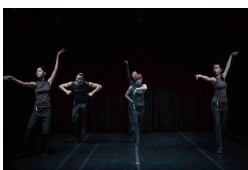
Curieusement, dans *Shiganè Naï*, les époques apparemment antinomiques coexistent de façon nettement plus harmonieuse que les trois tableaux du spectacle. Le premier, L'âge du temps (*Shiganè Naï*, justement), où l'esprit très vif et syncopé de Montalvo accélère un vocabulaire traditionnel, est suivi d'un apaisement sur la forme qui parle - joli paradoxe - de bouleversements, de problèmes sociaux, de pauvreté et de migration.

Ces « Souvenirs de voyage à travers le monde » reprennent des vues aériennes réalisées par Yann Arthus-Bertrand pour son film *Human*. Un enfant dans une déchetterie, par exemple. Sur scène, une diagonale statique de personnes hautes en couleurs, portant des baluchons en plastique. Mais leur poésie, leur dignité, leur beauté ne font aucun doute.



Pendant un bon moment, on croyait voir là le meilleur Montalvo depuis longtemps. Si seulement il n'avait pas eu l'idée (ou le contraire) de solliciter le plus « tarte à la crème » des tubes mondiaux : Le *Boléro de Ravel*. Ajoutons une chorégraphie aussi poignante qu'un flashmob, et on comprend pourquoi le spectacle n'a pas convaincu la critique coréenne, laquelle n'a peut-être même pas perçu la finesse de l'assemblage Asie-Europe.

Le dernier chorégraphe ayant su donner une profondeur psychologique et culturelle au *Boléro* était Abou Lagraa dans *Nya*. Un autre, quelques années auparavant, était Sung-Soo Ahn, professeur d'université et chorégraphe de sa compagnie Pick-Up Group. Sa vision du Boléro et du Sacre furent des recherches chorégraphiques à l'opposé des costumes et danses traditionnels.



Sung-Soo Ahn, Pansun Kim, Insoo Lee



Pour l'Année France-Corée, Ahn a créé *Immixture*, une fusion tradition-modernité de plus. Ce n'est pas rien que de savoir réunir ce qui fait la beauté des deux. Précision et fluidité du geste forment un noyau commun qui peut se décliner en costume ancien ou contemporain. Mais *Immixture* devait d'abord inclure beaucoup plus d'éléments chorégraphiques occidentaux et a finalement emprunté les chemins de la dialectique Corée d'hier-Corée d'aujourd'hui. Ce qui ne nuit en rien à la qualité de la pièce, qui commence par un sublime solo en tenue traditionnelle et varie subtilement le rapport traditionnel-contemporain, grâce à une qualité de mouvement qui impressionne sans doute plus chez nous qu'en Corée.

Pourquoi ce revirement ? La volte-face d'*Immixture* est assez symbolique d'un rapport de forces où l'Europe a des longueurs d'avance en termes de diffusion des spectacles. En Corée du Sud, la danse contemporaine n'est pas encore entrée dans les mœurs, les possibilités de diffusion sont restreintes. On se bat donc pour une place en Europe, où les rapports entre les deux facettes de la culture coréenne intriguent d'autant plus que nos propres cultures traditionnelles sont devenues des phénomènes régionaux et minoritaires.

Video : <http://www.dailymotion.com/embed/video/x2tbao3>

Mais la fixation sur le rapport tradition-modernité nous amène à oublier que tous les chorégraphes contemporains de Corée ne convoquent pas dans leurs créations les arts traditionnels. A Chaillot, Pansun Kim a créé *OWN MHz*, un faux solo car en vérité un dialogue avec un instrument de musique électronique, objet plastique et second corps matériel occupant le centre du plateau.

Kim, danseur permanent dans la compagnie d'Emanuel Gat, crée avec le corps dur, statique et suspendu, qui émet des sons dès qu'on s'approche de lui, des rapports de complicité ou de pouvoir, d'attraction ou de fureur. Il est ici question de corps et d'espace, de réalité et de phantasmes, d'autant plus que la vidéo place Kim dans son propre lieu de vie. L'image animée en fond de scène n'est autre que la vue depuis les fenêtres de son appartement parisien. Et même si tous ces rapports restent à creuser, *OWN MHz* montre que le passage par les danses traditionnelles n'est pas obligé.



Dans le même programme Chaillot présenta *Modern Feeling* d'Insoo Lee, un duo théâtral sur la relation entre deux hommes, dans un décor sans la moindre allusion aux royaumes d'antan. Et pourtant, *Modern Feeling* ne crée aucune sensation de modernité. Au contraire, leur théâtre de danse est piégé entre théâtralité burlesque et envolées chorégraphiques en unisson.

Reste à découvrir *Let me change your name* d'Ahn Eun-mi dans Paris Quartier d'Eté. Cette pièce date de 2006 et représente une toute autre facette de son travail que la trilogie *Dancing Grandmothers* etc., dernièrement programmée par le Festival d'Automne. Une pièce résolument occidentale et contemporaine dans son esprit, dont une re-crédation en résumé fait partie du programme *Welcome* de Josette Baiz et sa compagnie Grenade, actuellement en tournée.



Date : 25/06/2016
Heure : 00:07:02
Journaliste : Thomas Hahn

dansercanalhistorique.fr

Pays : France

Dynamisme : 6



Page 4/4

[Visualiser l'article](#)

Shiganè nai : rencontre entre José Montalvo et les danseurs de la compagnie nationale de Corée

Par Julie Jozwiak, 29 juin 2016

Artiste permanent à Chaillot, José Montalvo est un chorégraphe bien connu du public parisien. En juin 2016, pour son nouveau spectacle, c'est la National Dance Company of Korea (compagnie nationale de danse de Corée) que le chorégraphe français fait danser, soit une compagnie ancrée dans une culture bien spécifique, porteuse d'une esthétique rigoureusement définie issue de traditions immémoriales. A travers *Shiganè nai*, José Montalvo « tente d'interroger les gestes traditionnels du passé et d'imaginer à travers eux des gestes du présent », et « cré[e] un imaginaire inattendu » « par un jeu de construction/déconstruction ». En trois parties, son œuvre illustre la pulsion vitale qui caractérise toute évolution. Une pièce bien construite et superbement interprétée – un divertissement réjouissant qui nourrit la curiosité et incite à la réflexion.

José Montalvo et les équipes du Théâtre National de Corée partagent une même certitude : dans un ballet moderne, « hyper-tradition et hyper-contemporanéité ne [sont] pas des termes qui s'excluent l'un l'autre mais des attitudes qui dialoguent, s'entremêlent, coexistent, pour donner toute sa chance à l'invention chorégraphique ». Le processus de dialogue est en effet au cœur de la création de *Shiganè nai* : dialogue entre passé et présent, entre hommes et femmes, entre Occident et Orient, entre humour et réflexion, entre respect des normes et impulsion libertaire.



© Jeon Kang-in

Dans la première partie intitulée « L'Age du temps » (*Shiganè nai* en coréen), José Montalvo déploie des tableaux très dynamiques, pleins de joie, portés par une forme d'énergie spontanée. La musique enregistrée est accompagnée par des percussions jouées sur scène et par des salves de paroles en coréen presque criées par les danseurs. Dès le tout début, on sent monter une force primitive, envahissant les danseurs et les danseuses à partir de leur ancrage dans le sol : les femmes sont d'abord seules sur scène (simplement encadrées par deux musiciens

hommes), vêtues de robes de couleur élégantes, mi-longues ; chacune est enclavée dans une alvéole formée par trois énormes tambours, et elles se laissent peu à peu entraîner par les rythmes qu'elles créent à l'unisson. Ce puissant rythme percussif semble symboliser l'acceptation par l'homme (au sens général) de sa violence physique, laquelle se voit canalisée par la musique, esthétisée, domptée et transformée en force vitale rayonnante d'harmonie – il s'agit d'une problématique expressément asiatique, que l'on retrouve notamment dans le symbole du yin et du yang. Le travail stylistique de José Montalvo est soigné, ses chorégraphies captivent sans peine visuellement, d'autant que les interprètes sont d'une rigueur et d'une précision remarquables, à l'extrême limite de la perfection. Les passages avec des éventails sont d'une beauté à couper le souffle ; on jurerait que ces éventails font partie du corps des danseuses (et des danseurs), sont en réalité des ailes se déployant gracieusement dans le prolongement de leurs bras.

Quelques points du spectacle sont particulièrement intéressants, portent la trace d'une signature de maître. Déjà, l'utilisation astucieuse de vidéos – aspect récurrent du travail de Montalvo. Un par un, les danseurs de la compagnie se mettent à effectuer les mêmes mouvements que ceux des personnages projetés derrière eux, avec quelques secondes de décalage, sans que l'on sache qui transmet l'inspiration à qui, ou si c'est simplement le même élan atemporel qui anime les êtres que l'on voit en *live* sur scène (les modernes), et les personnages du film, très similaires mais parés de costumes traditionnels (les ancêtres). Ensuite, ce qui est savoureux, c'est le jeu avec les conventions, qui s'exprime de plusieurs manières – les différences vestimentaires (dans un des couples, un habit traditionnel est placé côte à côte avec un bikini), mais pas que. Les hommes semblent avoir le pouvoir sur les femmes, les dominer par leur virilité, leurs sauts impressionnants et leurs techniques de séduction, tandis qu'elles restent immobiles, sages, réceptives ; soudain, pourtant, ce sont les femmes qui se déchaînent, elles qui semblaient si retenues ! Elles secouent tout leur être, sans ménagement, se trémoussent, comme en transe, comme pour libérer toutes les tensions qui naissent du respect implacable des conventions. Elles s'amusent, et c'est très drôle, très plaisant. Elles vont même jusqu'à relever leurs robes et s'installer à califourchon sur les tambours qu'elles frappent, assumant aussi la liberté de la femme sur le plan sexuel...



© Jeon Kang-in

Le deuxième tableau, « Souvenirs de voyage », est très différent du premier. La musique entraînante, presque triomphale parfois du premier tableau laisse place à une bande-son mélancolique, plaintive, sur des images du film *Human* de Yann Arthus-Bertrand. Le ton est d'un coup plus sérieux, le propos aussi : dans cette section, Montalvo évoque explicitement des problèmes actuels, le nombre croissant de déchets (conséquence de la surconsommation), le

lien fragile entre homme et nature, la surpopulation. Ni ratée ni particulièrement exceptionnelle, cette partie centrale est vite oubliée quand survient la troisième, une réécriture chorégraphique du *Boléro* de Ravel par Montalvo. Deux groupes se forment : les couples danseurs/danseuses, qui se laissent gagner par la montée en puissance de l'œuvre musicale sans jamais se départir de la rigidité conventionnelle à laquelle ils doivent se soumettre, et une femme, seule, plutôt âgée, qui par contraste hurle, se déchaîne véritablement, se galvanise elle-même et cherche à insuffler aux autres son espèce de folie corporelle. La scène est frappante, on peut l'interpréter de mille manières. Une chose est certaine : la rencontre entre José Montalvo et la National Dance Company of Korea a été fructueuse !



Danse en Corée et encore

SPECTACLE Pour l'ouverture de l'Année de la France au pays du Matin-Calme, José Montalvo a présenté sa création « Shigane Nai » avec des danseurs traditionnels.

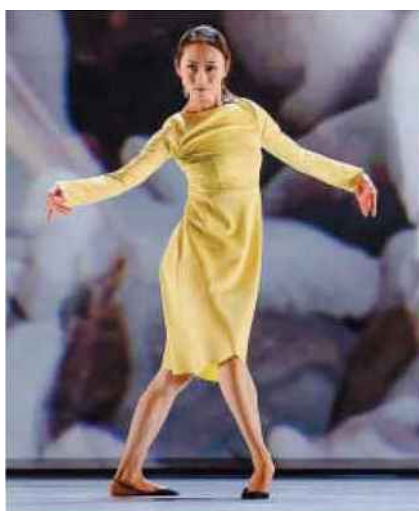
ARIANE BAVELIER [@arianebavelier](#)
ENVOYEE SPECIALE A SEOUL

Sur les autobus de Séoul, une photo fait tilt. Une jolie fille en maillot de bain abrite sous son parapluie un danseur en costume traditionnel.

C'est l'affiche de *Shigane Nai*, spectacle d'ouverture de l'Année de la France en Corée, pendant fantaisiste à l'ancestral Jongmyo Jeryeak, cérémonie avec gongs et danseurs classée au Patrimoine mondial de l'humanité qui avait ouvert l'Année de la Corée en France à Chaillot le 18 septembre dernier.

C'est José Montalvo, chorégraphe résident dans ce théâtre, qui signe *Shigane Nai*. Un typhon de charme oriental qui, au soir de la première, a ravi les 1500 spectateurs du Théâtre national de Corée. Parmi eux, Jean-Marc Ayrault, ministre des Affaires étrangères, venu pour l'inauguration. À peine les saluts achevés, ils se sont précipités sur scène pour saluer les artistes. Excès d'enthousiasme ou respect du protocole ? Notre ministre a coiffé au poteau Kim Jong-deok, en charge de la Culture et des Sports.

Jean-Marc Ayrault a convié les artistes au Quai d'Orsay lorsqu'ils présenteront mi-juin le spectacle à Chaillot. Henri Loyrette, président de l'Année France-Corée, qui se laisse gagner par le flegme oriental depuis qu'il s'est allégé du Louvre, les a rejoints



Shigane Nai ou la tradition revisitée.

pour la photo avec quelques pas de retard. Avec *Shigane Nai*, José Montalvo retrouve ses paradis perdus. Vingt-quatre danseuses et danseurs élevés à interpréter les ballets traditionnels, ceux de la cigogne, du foulard ou de l'éventail, dans des costumes si somptueux qu'ils masquent la danse des corps. Jouant avec la vidéo, Montalvo les devêt et enseigne la vivacité à ces danseurs dont l'art consiste en des sommets de présence et de lenteur. Il les guide aussi au-delà de la tradition, poussant les femmes à chevaucher des tambours et les hommes à voler dans de grands sauts tournants.

La première partie est une explosion de grâce et de couleurs. Sur des images de *Human* de Yann Arthus-Bertrand, Montalvo compose ensuite une méditation sur les maux du temps, ceux qui déjà désolaient Bouddha et ceux qu'on a inventés depuis. Pour la troisième, son *Boléro* surprenant et sensuel est mené par une danseuse qui joue les chamanes. Le pays du Matin-Calme sort de ses gonds ! ■

Au Théâtre de Chaillot (Paris XVI^e), du 16 au 24 juin.

www.sceneweb.fr

Pays : France

Dynamisme : 14



Page 1/1

[Visualiser l'article](#)

José Montalvo au pays du matin calme



A Séoul José Montalvo et de Ballet National de Danse de Corée ont célébré l'année croisée France-Corée le temps d'une création Shigané Naï. Rencontre.

On cueille **José Montalvo** à l'heure du petit-déjeuner au lendemain de la première de Shigané Naï – et après une nuit que l'on imagine courte. Le chorégraphe reprend le fil de cette aventure avec franchise. « *J'ai du mal à travailler avec un ballet que je ne connais pas et qui ne m'attend pas! J'ai collaboré avec le Ballet de Florence ou de l'Opéra de Paris mais à chaque fois il s'agissait d'un petit groupe d'interprètes familiers de mon univers* ». Avant d'accepter cette commande du **Ballet National de Danse de Corée** Montalvo est venu passer une semaine à Séoul « *à les regarder. J'ai été épaté par leur sens du rythme et leur virtuosité dans la lenteur. Ils sont dans le presque-rien tout en ayant une présence formidable* ».

C'est d'ailleurs tout ce qui fait le sel de la première partie de **Shigané Naï** où **la tradition se frotte au monde contemporain**. Danseurs en t-shirt ou en robe toute simple – voir même en bikini !- sur scène, solistes en costumes historiques sur l'écran, le choc est visuel autant que culturel. « *Sous ces costumes ils ont une corporalité que l'on ne voit jamais* ».

En quelques semaines un spectacle va naître loin du répertoire habituel de cette institution fondée dans les années 60. « *Il s'agit vraiment d'une compagnie traditionnelle. J'ai senti que mes demandes pouvaient les dérouter. Mais ils ont également un appétit, une capacité à s'ouvrir sur autre chose. Parfois il leur fallait un jour pour assimiler mes demandes. Ils ont d'ailleurs confié à un répétiteur coréen que dans mes ateliers chorégraphiques ils n'avaient jamais été aussi libres. Et que c'était cela le plus fatigant pour eux!* ». Avec cette production originale constituée de trois parties distinctes **José Montalvo a voulu montrer l'état du monde tout autant que la simple joie de danser**. Un collage qui gagnera sans doute en fluidité avec quelques représentations de plus.

Enfin sur le Boléro de Ravel Shigané Naï (littéralement « L'âge du temps) offre au regard un final jouissif : « *mais j'ai ramé car pour ces danseurs la partition qui va crescendo est presque contre-nature! Ils n'avaient pas l'habitude de jouer sur la vitesse d'exécution* ». **José Montalvo** a travaillé avec eux sur des gestes quotidiens, des marches, des embrassades. « *Ce qui peut paraître banal dans la danse occidentale avait ici une autre signification. Mais ils ont répondu présent!* ». Et de conclure : « *Je suis tombé amoureux de cette troupe* ».

Shigané Naï chorégraphie José Montalvo, assisté de Joëlle Iffrig avec la Compagnie nationale de Danse de Corée

Théâtre National de Corée Séoul jusqu'au 27 mars. Théâtre National de Chaillot Paris du 16 au 24 juin (www.theatre-chaillot.fr 01 53 65 30 00)

«Shiganè Nai», une danse franco-coréenne qui fait «rêver»



SEOUL, 18 mars (Yonhap) -- Le spectacle d'ouverture de l'année de la France en Corée sera présenté le 23 mars au Théâtre national de Corée à Séoul et aujourd'hui cette œuvre, fruit d'une collaboration franco-coréenne, a été présentée à la presse sur la scène avec un bout du premier acte de ce spectacle dont le titre coréen est «Shiganè Nai» (l'âge du temps en français).

«Rêvez et saisissez la réalité», tels sont les mots d'ordre de ce spectacle de danse chorégraphié par José Montalvo, le chorégraphe permanent du Théâtre national de Chaillot à Paris, avec les danseurs de la Compagnie nationale de danse de Corée. En trois pièces complètement différentes comme le dit Montalvo, cette œuvre «offrira l'occasion de redécouvrir une nouvelle dimension» pour celui qui connaît l'inspiration artistique des gestes du corps, la danse, d'après les explications du Théâtre national de Corée.



◇ Réinterprétation de la tradition avec un sens contemporain

Dans une interview accordée à Yonhap début mars, le chorégraphe d'origine espagnole Montalvo avait indiqué que «j'ai essayé de reconstituer un ballet où il y a tous les éléments corporels de leur imaginaire et de leur passé et j'ai reconstitué autrement ce que j'ai pris comme une matière autonome avec eux pour créer une œuvre différente».

Effectivement, le spectacle se déroule en deux dimensions : des projections de danses traditionnelles, comme Buchaechchum (danse des éventails), Salpuri (danse chamanique) et Hallyangmu (danse des blondins), et une vidéo prise par l'équipe de danse dans laquelle les danseurs sur scène essaient de montrer leur désir contemporain de réétudier la tradition qu'ils ont apprise.

Il s'agit d'un dialogue entre les danseurs de nos jours et les danses traditionnelles coréennes. Des gestes contemporains mais ancrés dans une tradition encore complètement revue. Le métissage de la mémoire corporel du passé fait effectivement rêver le présent et la réalité. Les danseurs qui tiennent un tambour traditionnel coréen contribuent à la gaieté de la musique et de l'ambiance avec une interprétation de gestes de différents angles.



◇ Dialogue entre passé et présent

Ce premier acte intitulé «Jeu du temps», très réussi avec son esthétique du passage du temps comme si c'était «un dialogue entre passé et présent», sait donner du plaisir pour découvrir un mixage de différentes cultures dont celles de l'Occident et de la Corée ou bien du passé et du présent.

Avec une compilation du DJ français Laurent Garnier, les gestes synchronisés des danseurs avec des images projetées ouvrent un autre univers, différents des spectacles de danse classique ou traditionnelle, se rapprochant des shows des groupes de K-pop avec danses collectives en parfaite synchronisation.

Le titre en français «l'âge du temps» suggère l'inspiration d'un écrivain mexicain, Carlos Fuentes, qui a étiqueté l'ensemble de ses œuvres par ce titre pour dire que la trace du passé reste simplement dans la mémoire, alors il faut la mémoire pour visionner le potentiel de l'avenir. Un mélange de musique et d'images qui crée des sensations hétérogènes sera encore étudié dans ce spectacle de Montalvo, un métissage entre la danse traditionnelle coréenne, des images du film sur l'humanité «Home» réalisé par Yann Arthus-Bertrand, le tambour coréen pour le chant de «pansori» avec le Boléro de Maurice Ravel sont au rendez-vous dans ce spectacle.

Cette collaboration entre le Théâtre national de Chaillot et le Théâtre national de Corée a été initiée pour le 130e anniversaire des relations diplomatiques entre la Corée et la France et le soir du 23 mars au Théâtre national de Séoul, les deux pays annonceront le début officiel de l'année de la France en Corée tout au long de 2016 avec la participation de grandes personnalités des deux pays.



Oh Jeong-hun

Danse : la Corée mania gagne Paris



Shigané Naï, création de José Montalvo avec la compagnie nationale de danse de Corée. © Jeon Kang-in/National Theater of Korea

Invitée des Rencontres chorégraphiques de Seine-Saint-Denis et du Théâtre de Chaillot, la danse coréenne se dévoile durant un mois. Reportage en avant-première à Séoul, où les compagnies tentent de se développer malgré un environnement difficile.

Il y a beaucoup de fantômes dans la danse contemporaine qui se crée à Séoul en ce printemps. *“Mais ici, en Corée, ils sont vus comme des amis. On peut jouer avec eux. Y compris sur scène. Comme on joue avec l'existence et l'inexistence”*, résume Lee Kyung-eun, invitée des Rencontres chorégraphiques de Seine-Saint-Denis avec *Mind-Goblin*, un solo d'une rare puissance. Pour les artistes locaux, de différentes générations, les esprits ne sont jamais loin.

Le chamanisme non plus, encore pratiqué dans le pays et qui inspire nombre d'entre eux, à l'instar d'Aesoon Ahn. Sa création, *AlreadyNotYet*, qu'elle présente à Chaillot, prend ainsi des allures de rituel parfois impénétrable avec papiers découpés, référence aux *kokdu*, des figurines de bois utilisées comme décorations funéraires, et danse fiévreuse.

“Les rites, une forme de spectacle pour les Coréens”

“Le chamanisme est entré dans le quotidien des Coréens. On fait des cérémonies pour les ancêtres. Et cela donne une orientation pour la vie présente. Les rites m'intéressent ; c'est également une forme de spectacle pour les Coréens. Il y a de la joie, du rire, on s'amuse ensemble”, précise la chorégraphe, qui dirige aujourd'hui la Compagnie nationale de danse contemporaine de Corée. Elle rappelle à travers sa gestuelle que la mort ne signifie rien sans la vie.

article avec accès abonnés : <http://www.lesinrocks.com/2016/05/30/scenes/danse-coree-mania-gagne-paris-11829826/>